

Lire dans ce numéro les exploits de MARTIN NUMA, roi des détectives.

N° 6 — 1<sup>re</sup> ANNÉE

REDACTION, ADMINISTRATION, ANNONCES  
Rue Saint-Joseph, PARIS  
*Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.*

ABONNEMENTS ET CONCOURS  
10, rue Saint-Joseph, PARIS  
*(On s'abonne dans tous les bureaux de poste.)*

PRIX : 10 CENT.

# L'ŒIL DE LA POLICE

PUBLICATION NATIONALE

FAITS DRAMATIQUES  
ÉVÉNEMENTS PASSIONNELS  
OU TRAGIQUES

ROMANS DE DÉTECTIVES  
ET DE POLICE

LES DRAMES DE L'AMOUR  
LES DRAMES DE LA VIE  
LES DRAMES DE LA MORT

PARAIT CHAQUE SEMAINE

## Apaches en Jupons



Un mécanicien de Lagny, M. Louis Hurel, âgé de 35 ans, après une bonne journée passée en compagnie d'un de ses parents, habitant rue Ordener, se disposait vers minuit à regagner la gare de l'Est lorsque boulevard de la Chapelle, sous le viaduc du métropolitain, il fut accosté par cinq femmes qui, avec un ensemble parfait l'entourèrent et lui firent le coup du Père François. Leur victime à terre, les cinq furieuses avec des traits mentaux hystériques s'acharnèrent sur lui et lui abattèrent la figure et le corps à coups de pied et à coups de poing. Le pauvre homme aveuglé par ces coups, impuissant sous le nombre se mit à appeler au secours. Sans souci de ses cris, les femmes apaches lui enlevèrent jusqu'à son pantalon et ses bottines.

Les agents accoururent, et les coquines s'enfuirent abandonnant le mécanicien, dépeuplé et grelottant. Les apaches femelles allèrent s'enrouler dans le couloir d'un hôtel meublé de la rue Philippe-de-Girard et gagnèrent une courrette où trouvant fort opportunément une échelle contre un mur, elles s'en servirent pour grimper sur le toit d'un hangar où elles tinrent un bon moment les agents en respect en faisant pleuvoir sur eux une grêle de tuiles et d'objets hétéroclites.

Mais d'autres agents requis étant accourus à la rescousse ce ne fut pas sans horions et sans égratignures qu'ils parvinrent jusqu'à ces enragées qui se livraient à la mimique la plus échevelée tout en leur décochant les mots les plus orduriers de leur vocabulaire.

Enfin, après force rebuffades, échanges de coups et autres amenités de ce genre, les cinq femmes furent arrachées à leur refuge et descendues à terre avec tous les égards dus à leur rang. Conduites au poste, ces jeunes personnes furent identifiées par le commissaire de police, elles étaient toutes inscrites sur les registres de la Préfecture et sont des professionnelles de la prostitution. Ce sont les nommées Louise Dufort, Léontine Chamut, Julie Castel, Juliette Ramey, Victorine Hirsch. Elles ont été envoyées au dépôt.

### UNE FEMME ENCHAÎNÉE PAR SON FILS ET SON MARI

Les gendarmes de la brigade de Billy-Montigny (Nord) ne furent pas peu étonnés lorsque ces jours derniers ils virent arriver chez eux une femme dont les pieds s'embarrassaient

dans une énorme chaîne qui lui partait du cou pour venir s'attacher au bas des jambes.

Un bruit de ferraille accompagnait chacun des mouvements de la malheureuse et faisait l'effet de quelque disciple atterrée du légendaire Hilarion.

Interrogée sur cet accoutrement barbare, l'étrange visiteuse raconta que depuis quelques temps elle vivait en désaccord avec son mari, un M. F..., habitant avec son fils au contour de la Grande Place de l'endroit.



En punition d'on ne sait quelle faute le père et le fils dans un moment d'aberration avaient imaginé de l'enchaîner au pied de leur lit, au moyen de l'énorme ferraille qu'elle portait au cou assujettie par de solides cadenas.

Afin de lui faire gagner sa nourriture ils la détachaient à certaines heures et l'occupaient au nettoyage de la maison puis la réenchaînaient aussitôt.

En leur absence, lasse de cette captivité humiliante, elle avait réussi à faire sauter un des cadenas qui la retenait au lit et après de longs efforts était venue expliquer son cas à la gendarmerie.

Interrogé, le mari déclara qu'il avait voulu gréger sa femme de son penchant pour la boisson. Le fils, requis, fut invité à ouvrir le cadenas qui maintenant la chaîne au cou de sa mère.

### Histoire de la Semaine

## LE COLLIER D'YVONNE BARON

La raison sociale de la grande maison de joaillerie était : Dumoulin, père et fils. Mais, bien que M. Dumoulin ait cru devoir, depuis peu, intéresser son fils unique, Paul, dans les affaires de sa maison, universellement connue pour la qualité de ses bijoux et de ses pierres, ainsi que pour la probité proverbiale de ses transactions, c'était le père qui en avait conservé la direction.

Le vieux Dumoulin était un de ces négociants de vieille race, dans lesquels les acheteurs mettaient une confiance absolue et qui préféraient conserver leur clientèle que de la perdre par une « bonne affaire » produisant, d'un coup, des gains quelquefois illicites.

Monsieur Paul — comme l'appelaient les employés — était certes au courant des affaires, mais, n'ayant pas passé par la filière routinière du commerce de son père, ne s'étant donné que la peine de maître et élevé par une mère trop faible dans des idées de grandeur, il se savait le successeur éventuel de la maison Dumoulin, et se laissait vivre, tenu très serré par son père et très gâté par sa mère.

Il menait la vie à grandes guides et les plus vieux employés de la maison hochaient la tête, craignant de voir un jour disparaître l'une des principales maisons de joaillerie de la place ainsi qu'une fortune honnêtement gagnée et solidement assise.

Ce soir-là, vers les cinq heures, le père et le fils se trouvaient dans leur bureau.

On avait mandé l'un des principaux ouvriers d'art de la maison — car tous les travaux se faisaient dans les ateliers attendant aux magasins de vente.

— Eh bien, Morissot, fit M. Dumoulin, en le voyant entrer, le collier de Mme Baron est-il fini de réparer ? Il y a assez longtemps que vous l'avez en mains, je crois. Il me le faut absolument ce soir. Elle vient encore, du reste, de m'envoyer un petit bieu aujourd'hui même, à cet effet.

— Le voici, monsieur Dumoulin, je viens de finir de le remonter, et je vous l'apportais.

— Ah bon, je vous remercie, mon brave Morissot.

— Veux-tu que je le porte à Yvonne Baron ? demanda Paul négligemment.

— Non, non, inutile, mon ami, je le lui remettrai moi-même ce soir, aux « Fantaisies Dramatiques ». Un jeune homme, comme toi, est toujours compromettant pour une femme de théâtre. Vois-tu que M. de Vandouze se montre jaloux ? Tandis que moi un vieux barbon, qui saurait y trouver à redire ? Et puis, je ne te cache pas que je désire la voir dans *La Princesse Sans-Souci*, et que, lui rapportant ce collier qu'elle attend, il est certain qu'elle me donnera un fauteuil de balcon.

M. Dumoulin aimait beaucoup le théâtre, mais, comme c'est souvent le cas avec les personnes à qui leur fortune permet d'y aller quand bon leur semble, rien ne lui plaisait plus que d'avoir des billets de faveur.

Aussi avait-il, depuis longtemps déjà, décidé de reporter, lui-même, le collier réparé à Yvonne Baron, dans sa loge aux *Fantaisies Dramatiques*.

Le joaillier ne se trompait d'ailleurs pas dans ses prévisions, et lorsque l'actrice reçut de ses mains l'écrin contenant son collier, elle lui donna sa carte avec un mot griffonné en hâte où elle priait le contrôleur de l'accommoder d'un bon fauteuil d'orchestre.

Pour faciliter la compréhension des évé-

nements qui vont suivre, disons qu'à la fin du second acte a lieu une scène capitale qui est du reste la clé de la pièce. Par une suite de circonstances trop longues à relater, l'héroïne — personnifiée par Yvonne Baron — se trouve tout à coup au milieu d'un bal masqué, à l'Opéra, vêtue en pauvre Cendrillon, et ce n'est qu'au troisième acte, que, revêtue de vêtements somptueux, couverte de bijoux, elle se mit au cou son collier de perles.

Pour la scène du bal de l'Opéra, et afin de produire un effet de foule de dansours plus nombreuse, la direction faisait revêtir des dominos de couleurs différentes à tous les figurants de la pièce.

Parmi ses admirateurs, l'actrice comptait une des étoiles du firmament parisien, un viveur fort riche et fort original, dont les excentricités défrayaient fréquemment les chroniques mondaines, René de la Vandouze, qui lui faisait une cour assidue.

Il avait ses grandes et petites entrées au théâtre, et, ayant le pourboire facile, il était aimé de tous. On le laissait faire à peu près ce qu'il voulait dans les coulisses, et nul ne trouva à redire quand, par fantaisie, il demanda à monter sur les planches, en domino vert réséda, et le visage couvert d'un loup, dans la scène du bal de l'Opéra, en se mêlant à la foule des figurants.

Depuis une huitaine déjà, il se livrait à ce jeu, sans sembler s'en fatiguer, et il en fut naturellement de même le soir où Yvonne Baron avait reçu le collier des mains de M. Dumoulin.

Le final du deux battait son plein, et tous, acteurs et figurants, se trouvaient en scène, tandis que les coulisses étaient pour ainsi dire désertes.

Les portes se trouvaient dans leur écrin dans la loge d'Yvonne Baron, et l'on ne manqua pas de blâmer celle-ci, pour avoir laissé un joyau de telle valeur — 150.000 francs, au bas mot — à la garde de son habilleuse, Rosine Perrin.

Il faut bien dire, cependant, qu'on ne pouvait avoir accès, du dehors, à cette partie du théâtre, qu'en passant devant la loge du concierge, Pezet, dit Charlot, cerbère vigilant ; qu'on ne pouvait non plus aller de la salle aux coulisses, et, qu'en outre, les loges des figurants étaient situées du côté diamétralement opposé à celui où se trouvaient les loges de l'actrice et des principaux acteurs.

Ce soir-là, vers dix heures un quart, le rideau allait baisser sur la scène finale du deux, quand on vit Pezet, dit Charlot, accourir en toute hâte dans les coulisses. Le concierge était tout bouleversé et tenait sous son veston un objet qu'il cherchait à cacher à la vue de tous.

Il ne répondait qu'en hochant de la tête à toutes les questions qu'on lui posait, et son impatience ne connut plus de bornes, quand il entendit les applaudissements frénétiques qui accompagnaient le baisser du rideau.

Yvonne Baron, rappelée trois fois, regardait enfin sa loge, lorsque Pezet se dressa soudain devant elle :

— Ah, madame ! s'écria-t-il, si vous saviez ! Heureusement qu'il n'y a rien de perdu... le bandit !... Il s'en est fallu de peu que je lui mette la main au collet, allez !... Mais il a réussi à s'échapper. Enfin, en tous cas, ne craignez rien, je les ai là !...

— Mais qu'est-ce que vous avez Charlot ? Expliquez-vous ! fit l'actrice. Il a bu, ce n'est pas possible, ajouta-t-elle en se tournant vers les autres acteurs qui l'entouraient.

Charlot ne répondit rien, mais se contenta de tirer de dessous son veston le merveilleux collier de perles qu'Yvonne Baron pensait avoir laissé en toute sécurité dans sa loge.

M. de la Vandouze s'avança à ce moment :

— Que signifie tout ceci ? demanda-t-il. Charlot que faites-vous ici avec le collier de Mme Baron ?

L'actrice était trop bouleversée elle-même pour pouvoir dire quoi que ce soit. Elle regardait Pezet, considérait son collier, puis reportait les yeux sur la Vandouze, sans proférer une parole, attendant une explication.

— Voilà ce qui s'est passé, fit Charlot, en essuyant son front, baigné de sueur. Tout le monde était rentré, tous les figurants avaient signé la feuille de présence, et comme il faisait très chaud dans ma loge, je profitai de ce que tout le monde était en scène, pour mettre ma chaise dehors et prendre un peu l'air. Il fait étouffant là-dedans et je commençais d'avoir bien soif. D'ordinaire, j'ai toujours une canette de bière dans ma loge, mais je l'avais partagée ce soir avec Julot, qui...

— Abrégez, abrégez, mon ami ! fit La Vandouze avec impatience.

— Bref, ayant très soif et ne pouvant pas m'absenter de mon poste, je priai un bonhomme qui faisait les cent pas devant la porte et que je croyais être l'amoureux d'une des figurantes, désireux de lui faire remettre une lettre de vouloir bien aller me chercher une bouteille de bière. Je ne croyais pas faire mal en agissant ainsi.

— Non, non, Charlot, mais pour l'amour de Dieu, venez au fait, s'écria Yvonne Baron.

— L'inconnu m'apporta la bière. Je pris deux verres, lui offrant de trinquer avec moi, mais il le refusa, disant qu'il n'avait pas soif, et je me versai donc mon verre que je bus aussitôt... ensuite, eh bien, ensuite je ne me souviens pas de ce qui s'est passé, mais — c'est la chaleur, probablement — je m'endormis d'un sommeil de plomb, sur ma chaise.

Soudain, j'eus l'intuition que quelque chose d'anormal se passait autour de moi, et je me réveillai en sursaut, pour voir, au fond du corridor, mon inconnu de tout à l'heure venant des coulisses et se dirigeant vers moi. Bien qu'alourdi, je me mis sur mes pieds, lui demandant d'où il venait. Sans me répondre, il me bouscula, je tentai de l'arrêter, mais il s'enfuit et dans la lutte il laissa tomber à terre ce qu'il venait de voler... Dieu merci ! C'étaient vos perles, madame, que voici. Je les ramassai bien précieusement, mais pendant ce temps, le gredin s'est échappé. Espérons qu'il ne vous a rien volé d'autre dans votre loge.

Rien autre, en effet, n'avait été dérobé, ainsi que s'en assura l'actrice, qui, néanmoins, lança d'importance son habilleuse, Rosine Perrin, pour avoir quitté sa loge en son absence.

La pauvre fille pleurait à chaudes larmes ; elle avait entendu toute l'histoire de Charlot, et dut bien confesser que sachant sa maîtresse en scène jusqu'à la fin du deux, elle avait été rejoindre le pompier de service, un pays à elle, qui ne lui était pas indifférent, assurait-elle. Elle était persuadée que personne ne pourrait s'introduire dans la loge de sa maîtresse, puisque toute la troupe était en scène pour le bal masqué, et que Charlot gardait l'entrée des artistes.

— Enfin, finit par dire Yvonne Baron, en riant, tout va bien qui finit bien ! puis, qu'après tout j'ai retrouvé mon collier de perles.

Puis, trouvant sur sa coiffeuse un magnifique bouquet de roses, elle appela son habilleuse :

— De qui ces fleurs ?

— Mais de M. de Vandouze, il vous les a portées lui-même tout à l'heure.

— Ah, c'est gentil cela ! Allons, tout est bien qui finit bien ! répéta-t-elle, en achevant de s'habiller pour le troisième acte, et en attachant à son cou le collier retrouvé.

L'actrice, d'ailleurs, avait bon cœur : elle avait pardonné à Rosine Perrin sa négligence momentanée et intercédait auprès du directeur pour que le concierge ne fût pas renvoyé de sa place, pour la même cause.

Quant au filou, ma foi qu'il aille se faire pendre ailleurs !

Pezet, dit Charlot, demeurait persuadé qu'il avait été endormi par un narcotique, et, voulant en avoir le cœur net, il pria un pharmacien du quartier d'analyser ce qui restait de bière dans la canette, et celui-ci y releva, en effet, la présence d'un narcotique.

Il y avait donc eu tentative criminelle pré-méditée, et l'on ne se trouvait pas seulement en face d'une tentative vulgaire de vol.

Le lendemain, Yvonne Baron, qui avait eu le temps de mûrement réfléchir à ce qui s'était passé, en conclut qu'il était réellement bien imprudent d'exposer ainsi dans sa loge des bijoux d'un prix élevé et pouvant tenter la cupidité de bien des gens, alors qu'il était si simple de se servir en scène de bijoux faux, qui, par le fait, produisaient tout autant d'effet aux yeux de la rampe. Et de suite elle décida de déposer son collier dans un coffre-fort de banque.

Elle ouvrit l'écrin et contempla ses perles, quand un angoissant soupçon lui traversa l'esprit : en les examinant à la lumière du jour, elles semblaient dépourvues de cet orient qui en faisait la beauté ainsi que la valeur.

Sans perdre un instant, elle se rendit chez un grand bijoutier et lui fit estimer son collier.

— Il est fort beau, madame, lui dit-il, comme imitation, mais ce ne sont que de fausses perles, et la valeur de ce bijou n'atteint guère plus de mille à quinze cents francs.

— Fausses ? Ces perles sont fausses ? Vous en êtes sûr ? s'écria l'actrice avec indignation.

— Absolument certain, mais comme travail d'art, le collier est très beau.

Quelques instants après, Yvonne Baron entra chez Dumoulin, et lui fit part de ce qu'elle venait d'apprendre.

Le joaillier considéra longuement le bijou et dut se ranger à l'avis de son confrère. Les perles étaient fausses, mais leur grosseur, et le fermoir même de style art nouveau d'un travail très recherché, tout, en un mot, imitait à s'y méprendre le collier qui lui avait été confié. Celui-ci, il l'avait rendu intact la veille au soir à l'actrice dans sa loge. Il l'avait lui-même examiné avec soin, lorsqu'il lui avait été remis par Morissot.

Ce dernier fut appelé. C'était lui qui l'avait réparé, il pourrait peut-être fournir quelques explications propres à faire la lumière sur ce mystère.

Morissot entra à ce moment. C'était un homme de haute taille, à la figure très intelligente, mais sillonnée de rides qui lui donnaient un aspect fatigué. Il passait, à juste titre, pour l'un des ouvriers d'art les plus habiles de la place de Paris, mais bien que d'un abord assez agréable, on sentait l'homme désabusé de demeurer à son âge — il avait quarante-cinq ans environ — ce qu'il était

AVIS A NOS LECTEURS. — Voir la suite de cette nouvelle page 11 du présent numéro.



## L'INSPECTEUR ET LA LUTTEUSE

UNE LUTTE A MAINS PLATES  
DANS UN GRAND MAGASIN

Dans un grand magasin du boulevard Bonne-Nouvelle, à Paris, un inspecteur qui, depuis un moment observait les allées et venues d'une cliente assez élégante aux formes puissantes, l'interpella en ces termes :

— Madame, veuillez je vous prie, j'aurais une communication à vous faire.

— Monsieur, je ne vous connais pas et n'ai rien à vous dire, et du reste je n'ai pas le temps.

La cliente payant d'audace s'appuyait à franchir le seuil de l'immeuble, lorsque l'inspecteur cette fois plus impératif l'arrêta carrément au passage.

— Madame, puisqu'il en est ainsi, j'ai le regret de vous dire que je viens de vous surprendre en train de dérober un peigne de Péralage ; et qu'il faut me suivre sans scandale.

Pourra de colère la dame offusquée se récria :

— Ah ! mon garçon, c'est ainsi que vous accusez Marie Bassard, la fameuse lutteuse, connue sous le nom de Riri-la-Grosse, eh bien, si vous ne vous retirez pas de mon chemin je vous retourne comme un gant.

— Vous tombez mal, reprit l'inspecteur car je suis moi-même un peu du métier et suis très fort en boxe et en chausson. Vous ne m'inspirez aucune crainte. Et si j'ai un conseil à vous donner c'est de me suivre sans tapage.

— Ah ! c'est ainsi, fit Riri-la-Grosse et saisissant à bras-le-corps le malheureux employé d'un superbe « bras roulé » l'étend gentiment à terre.

L'inspecteur se relevant la saisit à nouveau à bras-le-corps, mais celle-ci du même tour de main habile le terrassa une seconde fois.

— Avis aux amateurs, fit-elle, en péroration.

Les gardiens de la paix requis durent appeler du renfort et il ne fallut pas moins de six hommes pour maîtriser la femme colosse. Fouillée, elle fut trouvée en possession du peigne réclamé par l'inspecteur. Elle est allée au dépôt méditer sur son cas.



DE LA POLICE  
dans le Nord, dans l'Est  
et les Départements limitrophes

**UN SOLDAT SE MUTILE.** — Un jeune soldat du 150<sup>e</sup> d'infanterie, nommé Jaquet, de faction au fort de Rozières, s'est mutilé la main droite avec son fusil pour se faire réformer. On a été obligé de lui amputer le poignet en attendant le conseil de guerre. VERDUN.



**VIOLEE, ÉTRANGLÉE EN PRÉSENCE DE SON FRÈRE AVEUGLE.** — Hélène Levillain, âgée de 14 ans, revenant de Neuilly avec son frère, un jeune aveugle âgé de 12 ans, ayant accepté une place dans la voiture de charretiers qui passaient, a été violée et étranglée par l'un de ces hommes, en présence de son jeune frère impuissant. Le parquet, prévenu, a procédé à l'arrestation d'un garçon boulangier et d'un cultivateur. BEAUMONT.

**ASSASSINÉE A COUPS DE SERPENTE.** — Une cultivatrice de Boir-Notre-Dame, Mme Dufos a été tuée à coups de serpe par un oncu. ARRAS.



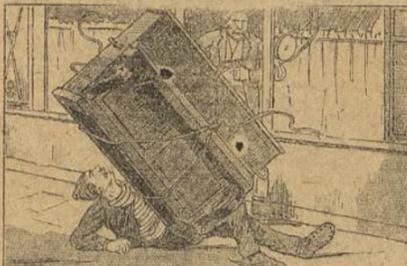
**A COUPS DE MARTEAU.** — Louis Gobeaux, à Vienne-le-Château, rentrant ivre à son domicile, fut reçu par sa femme à coups de fur à repasser. L'ivrogne, au comble de la fureur, s'empara d'un marteau et en porta un coup violent sur la tête de sa pauvre femme, qui tomba baignée dans le sang. SAINTE-MENEHOULD.

**UN CHARCUTIER ASSASSIN.** — A la suite d'une discussion, un charcutier de La Capelle, Basley a frappé sa femme de cinq coups de couteau dans le dos et s'enfonça à son tour son arme dans le cœur. Les deux époux ont succombé. LA CAPELLE.



**A COUPS DE COUTEAU SUR LES SPECTATEURS.** — A Villers, des Italiens ivres, après avoir coupé la toile de clôture d'un théâtre, se sont précipités, le couteau à la main, dans l'établissement, sur le personnel et les spectateurs. Plusieurs ont été blessés, dont un mortellement. NANCY.

**ATTENTAT CONTRE UNE BRODEUSE.** — Mlle Marie Antoine, âgée de 19 ans, occupée à des travaux de broderie, assise au milieu de sa chambre, a été l'objet d'une tentative d'assassinat qui reste mystérieuse. Après l'avoir mise en joue à travers la fenêtre, un individu lui envoya un coup de fusil qui brisa le carreau et vint frapper la jeune fille à la tête. L'inconnu s'enfuit en proférant des menaces. SAINT-DIE.



**ASSOMÉ PAR UN PIANO.** — Alfred Leprince, ouvrier déménageur, a été écrasé par un piano qu'il faisait monter à l'aide d'un palan au 2<sup>e</sup> étage d'un café de la place de la Gare. Le câble s'étant rompu le piano est tombé d'une hauteur d'un étage sur le malheureux ouvrier qui a eu le bassin brisé. CALAIS.

**TUÉE DANS SON LIT.** — Mme Félicie Dalatreux, âgée de 77 ans, a été trouvée étranglée dans son lit, chez ses parents, les époux Marles, demeurant à Compuis. Le parquet enquête. BEAUVAIS.

# LE SECRET DE L'ENFANT

Grand Roman de Passion (suite)

PAR PAUL ROUGET

IV

LENDEMAIN DE DRAME (suite).

— Voyons, Victoire, vous m'avez dit que c'est après l'accident arrivé à votre maîtresse que le comte est reparti avec les deux enfants ?

— En effet, mademoiselle.  
— Sans doute il les a conduits à la campagne... dans les environs de Paris... afin que ma sœur, jusqu'à ce qu'elle soit retournée, goûte ici une tranquillité complète ?

— Je l'ignore, mademoiselle.  
— Il s'est éloigné ainsi... sans explications... sans fixer le jour... l'heure de son retour ?

— Oui, mademoiselle.  
Yvonne se tordit les poignets.  
Il était donc écrit qu'elle ne saurait rien... qu'elle devait continuer à se débattre dans la même incertitude... dans la même épouvante.

Et toujours, dans son cerveau, cette interrogation affolée :  
— Pourquoi donc Romane a-t-il exigé qu'Arlette et Hugues l'accompagnassent ?

Le docteur Labordy la regardait, ému par le spectacle de cette douleur dont il ne pouvait pourtant deviner la cause réelle... de cette douleur qu'il supposait engendrée uniquement par l'ignorance dans laquelle se trouvait la jeune fille concernant les détails de l'entrevue qui avait eu lieu entre la comtesse et son mari.

Il fit un pas vers Yvonne.  
— Mademoiselle, prononça-t-il, j'aurais besoin de vous faire quelques recommandations au sujet du traitement que devrait suivre madame votre sœur.  
— Vous plaît-il de m'accompagner ?

— Je suis à votre disposition, docteur.  
Avant de se retirer, le savant dit à Madeleine.

— Madame, il ne faut pas vous désespérer. Le moral, chez un malade, est le principal facteur de la guérison. La vôtre, je vous le déclare une fois encore, est, pour moi, hors de doute.

— Elle n'est, tout simplement, qu'une question de jours... Faites appel à tout votre courage.

Accompagné par Yvonne qui, tous les ressorts de l'être cassés, les jambes défaillantes, le précédait, il quitta la chambre.

Et, à peine dans le vestibule, il demanda à voix basse :  
— Mademoiselle, voulez-vous me conduire dans un endroit où nous pourrions avoir un entretien seul à seule, sans crainte d'indiscrétion.

Elle tressaillit.  
Qu'allait-elle apprendre ?  
... Que Madeleine était très profondément atteinte. Que sa vie était en péril peut-être.

— Oui, docteur, acquiesça-t-elle.  
Il vit qu'elle tremblait... dans la certitude qu'il allait lui révéler des choses graves.

Dès qu'ils furent dans le salon du rez-de-chaussée, elle balbutia :

— Ma sœur est perdue, n'est-ce pas ?  
C'est là, docteur, ce que vous avez à me dire.

Cette pensée lui était venue immédiatement, à l'exclusion de toute autre.  
Il fit, de la tête, un signe pour la détromper.

— Non, mademoiselle. En vous faisant part de ma conviction en le rétablissement de madame votre sœur, j'ai été sincère et ce n'est pas dans cet ordre d'idées qu'il vous faut chercher le motif qui m'a fait vous demander cet entretien.

— Aux questions posées par vous, tout à l'heure, à la femme de chambre, j'ai compris que vous ignoriez complètement ce qui s'est passé, hier soir, entre la comtesse et son mari.

— Et cette ignorance est pour vous un sujet d'inquiétude... très vive... car il vous a été facile de deviner que des événements douloureux... des événements tragiques... se sont déroulés ici...

\* Voir le n° 5 de l'Œil de la Police.

sur lesquels pour vous la nuit est complète.

— Dans l'intérêt même de la malade, et après avoir longuement consulté ma conscience, ces événements... je crois, de mon devoir, de vous les faire connaître.

Yvonne, se sentit devenir livide. Elle crut que tout le sang reflua à son cœur. Mon Dieu, qu'allait-elle entendre?... quelles révélations allaient lui être faites ?

Elle chancelait.  
Mais elle domina sa faiblesse.  
D'un geste, elle avait indiqué un siège au médecin, et dès que tous deux furent assis, il raconta, dans tous ses détails, à la jeune fille, la conversation qu'il avait eue, quelques heures plus tôt, dans ce même salon, avec le comte Romane.

Par cette conversation lui, le docteur Labordy, avait appris ceci :  
Durant les années d'exil de son mari, la comtesse avait commis une faute.

Le comte l'avait su et, c'est au cours de la scène de violence faite par lui à sa femme que l'émotion... la terreur avaient foudroyé la malheureuse.

Le médecin ignorait vers quelle contrée le mari de Madeleine avait dû se diriger.

— Était-ce en France?... à l'étranger ?  
... Mystère.

... Le comte semblait en proie à une surexcitation, à une fureur extrême et sa voix, en prononçant le nom de la comtesse, vibrerait d'une haine irréductible.

... En résumé il avait donné au docteur l'impression d'un homme prêt aux pires résolutions.

Yvonne écoutait son interlocuteur sans l'interrompre... immobilisée par la stupeur.

... Par la stupeur... et aussi par une déception profonde.

Car la lumière que pendant un instant elle avait espérée, la lumière ne se faisait toujours pas dans son cerveau. C'était la même obscurité... une obscurité plus dense encore... où elle se débattait en vain et le secret de ce qui avait eu lieu entre sa sœur et Romane... ce secret dont elle avait cru la révélation proche... restait pour elle impénétrable.

— Madeleine avait commis une faute. Quelle faute ?

La jeune fille ne devinait pas. D'ailleurs cela était faux ! Madeleine, si honnête, Madeleine, fidèle saintement à l'amour du comte, était sans reproches.

Elle, Yvonne, ne le savait-elle pas mieux que personne ?

Et puis, pour quelle raison, Romane, en s'éloignant, avait-il pris avec lui les deux enfants ?

L'enfant de la comtesse... et aussi le sien, à elle, Yvonne ?

Où les avait-il conduits ?  
Toujours la jeune fille revenait à cette interrogation, désespérément.

Le docteur Labordy s'était levé. Il prit congé après avoir promis de revenir le soir même.

Sans doute prescrirait-il, en fin de compte, un traitement électrique dont les effets seraient salutaires et ne pourraient que hâter la complète guérison de la comtesse.

Aussitôt après son départ la jeune fille remonta dans la chambre de sa sœur.

L'angoisse de son âme était inexplicable.

Maintenant elle avait la certitude d'un malheur affreux... d'une catastrophe irréparable.

Sa pensée revenait sans cesse au petit Hugues, à son fils emmené au loin, elle ne savait pour quel motif...

... A son fils vers qui la poussaient toutes les ferveurs de son être... et dont elle était séparée. Dieu seul savait pour combien de temps, hélas !

Dès que la femme de chambre fut sortie, dès qu'Yvonne se trouva seule avec sa sœur, elle lui prit la main et, fixant la malade dans les yeux :

— Madeleine, écoute-moi.

Elle sentit tressailler dans la sienne la main de l'infortunée.

Elle reprit :

— Madeleine, depuis mon retour ici, je vis dans un cauchemar, dans une terreur grandissante. Par instants je me demande si je ne suis pas folle ; par d'autres, je souhaite presque mourir tellement sont épouvantables les soupçons qui m'assaillent. Tu sais ce que je veux dire et ce à quoi je fais allusion. Il faut que, pour moi, cesse cette incertitude, il faut que je sache ce que nul, dans cette demeure, n'a pu ou n'a osé me révéler.

— Il le faut, tu entends ?  
— Je suis à bout de courage, à bout de forces, mon cœur torturé demande grâce.

— Je vais te poser des questions auxquelles tu répondras par oui ou par non.

— Si c'est oui, une pression de tes doigts... sur les miens... et je serai fixée. Si c'est non, tu ne bougeras pas. C'est simple. Tu me comprends bien, n'est-ce pas ?

Elle fit une pause.

Elle reprit :  
— Romane est revenu hier, dans la soirée.

— Il y a eu entre vous une scène au cours de laquelle — c'est là ce que m'a appris le docteur Labordy — ton mari t'a accusée d'une faute.

— Est-ce vrai ?  
Yvonne sentit s'agiter les doigts de la malheureuse.

Celle-ci entendait et elle répondait.  
— Cette faute, n'est-ce pas, tu ne l'as point commise ?

Aucune pression de la main de Madeleine.

C'était non.

La jeune fille poursuivit :  
— Immédiatement après l'entrevue... orageuse... que vous avez eue ensemble, Romane, a quitté l'hôtel... il s'est fait conduire... avec les enfants... à une gare... Tu sais laquelle?... Tu sais où ils sont allés ?

Chez la comtesse, même immobilité. Le cœur d'Yvonne, une fois de plus, se serra horriblement.

Mais elle voulut quand même se raccrocher à un espoir.

— Lorsque la réflexion aura fait comprendre, à Romane, l'injustice de sa conduite, la folie de son soupçon, il reviendra... il ramènera ta fille... mon enfant... Madeleine, dis-moi, par pitié ?

Rien.

Cette fois encore, aucune pression de la main de la malade.

Mais à ses yeux, tout à coup, deux larmes silencieuses.

Et c'était là, la plus terrifiante réponse.

Yvonne poussa un cri éperdu.

Maintenant, elle était livide.

Elle balbutia :  
— Alors... c'est donc... par vengeance... que Romane, en parlant, a pris avec lui Hugues... Arlette... C'est donc vrai qu'il s'en est allé pour toujours... qu'on ne le reverra plus... ni lui... ni les enfants... nos enfants ?

Elle parlait avec effort... d'une voix sifflante... presque dans un râle... et elle faisait peur à regarder.

Madeleine n'eut pas un mouvement. C'était significatif.

Romane avait abandonné Paris sans esprit de retour.

Hugues... le pauvre petit Hugues... était perdu pour Yvonne.

... Perdu à jamais peut-être.

La jeune fille porta la main à son sein. Ses paupières se fermèrent. Et elle s'effondra, comme une masse, sur le tapis.

V

MAURICE NANTENNES.

Quelques jours passèrent.  
Pour Yvonne, ces quelques jours n'avaient été qu'un long... un épouvantable martyre. Elle ne semblait plus être que l'apparence d'elle-même. Ses joues s'étaient creusées. Dans son visage, pâle, les yeux qu'entourait un large cercle noir, brillaient d'un feu vil, étrange, inquiétant.



## DE LA POLICE en Bourgogne en Auvergne et en Provence

**LA MORT D'ŒIL DE VERRE.** — Un nommé Cotaz-Replan, dit « Œil de Verre », après avoir été avec ses amis sa libération de prison qui avait eu lieu le matin même, s'est noyé à huit heures du soir en revenant d'Irigny, après un joyeux banquet, au cours d'une promenade sur le Rhône où la barque chavira contre un roc. LYON.



**LUTTE ENTRE GENDARMES ET APACHES.** — Deux apaches, Delorme et Blanchard, en compagnie d'une fille Marie Cheval, après avoir tenté de dévaliser un maçon M. R..., qui passait sous le pont de la République à Izieux, se sont retournés contre les gendarmes accourus au bruit de la rixe et ont engagé avec eux-ci une lutte terrible. Emmenés à la caserne, ils brisèrent le mobilier du poste. On les a dirigés sur la prison de Saint Chamond. IZIEUX (LOIRE).



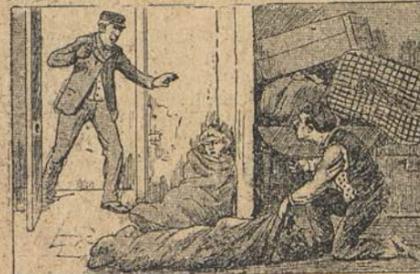
**LE CHIEN ET LE DÉSERTEUR.** — Elle Gueydan, maltraitée de profession et déserteur du 40<sup>e</sup> d'infanterie, recherché par la police locale, a été arrêté de nuit sur un boulevard d'Aix par le chien policier « Marquis » qui accompagnait les agents Guirau et Lacroix en tournée de service. AIX-EN-PROVENCE.

**TOMBÉE DU PREMIER DANS UNE CAVE.** — Une ménagère, Mme Maupas, appuyée sur la rampe d'un escalier en briques montant au premier étage et dormant sur une cour, ayant fait un effort pour jeter des épiphores, sentit son appui se dérober sous elle et tomba dans une cave s'ouvrant au-dessous. La malheureuse, en se relevant sous une avalanche de briques, a plusieurs côtes défoncées, un bras cassé et la face entièrement broyée. MONTLUÇON (ALLIER).



**VOYAGEUR ENRAGÉ.** — A l'arrivée d'un train d'Issore en gare de Clermont un voyageur pris d'un accès de rage subite s'élança par la portière sur le gendarme de service et le rona de coups. Des agents intervinrent ayant réussi à lui passer un cabriolet au poignet, il le brisa net d'un coup de poing, et ce n'est qu'après à des personnes de bonne volonté qu'on put maîtriser le forcené. CLERMONT FERRAND.

**ENFANT ÉCRASÉ PAR UN CHAR.** — Des enfants ayant décalé une charrette chargée de pierres à Antilly, celle-ci démarra brusquement sur la route en pente rapide et alla écraser un garçonnet de 5 ans qu'on releva mourant. CREUSOT.



**L'ASSASSIN COUSAIT SES VICTIMES DANS UN SAC.** — M. Lunel, en venant à l'ajer à déménager les époux Donat, régisseurs du Château de Cherche où ils allaient quitter, trouva la maison pleine de sacs et un individu du nom de Rémy occupé à coudre dans des sacs les cadavres des pauvres régisseurs qu'il venait d'assassiner. L'assassin avait l'intention de charger ses victimes sur un mulet pour aller les jeter dans le Rhône. LA PALUD (VAUCLUSE).

Maintenant il n'y avait plus place en elle pour la moindre espérance.

Sa sœur avait dit vrai. Romane ne revenait pas.

Quelle démente s'était emparée de lui?... A quel mobile avait-il obéi pour agir ainsi, pour s'embarasser d'un pauvre petit être qui n'avait pu encore faire de mal en ce monde?

Puisqu'il supposait sa femme coupable d'une faute... imaginaire... qu'il se fût éloigné en emmenant Arlette, à la rigueur cela pouvait s'admettre.

Certes, c'était épouvantable. Malgré tout c'était compréhensible.

Mais Hugues?... En quoi était-il responsable? En quoi sa disparition pouvait-elle atteindre Madeleine?

Celle qu'il frappait, c'était elle, Yvonne. Pour quelle raison?

Le comte n'avait, contre elle, aucun motif de haine et de colère.

Pourquoi avait-il décidé de faire d'elle, à tout jamais, la plus malheureuse des femmes?

Pourquoi lui avait-il enlevé son fils? Il n'en avait pas le droit.

Non. Ce n'était pas possible qu'il persévérât dans une résolution qui était non point seulement atroce, mais injuste.

Il lui rendrait l'enfant de sa chair... le petit Hugues, qu'elle appelait désespérément la nuit dans ses rêves... des rêves horribles qui la brisaient toute, la faisaient se dresser tout à coup sur son lit, la gorge sèche, les tempes baignées de sueur, en proie à une épouvante sans nom.

Et toujours... toujours à son esprit, cette interrogation qui revenait obstinément : — Entre le comte et Madeleine que s'est-il passé?

C'était là un mystère qu'elle n'approfondirait que lorsque Madeleine serait complètement guérie.

... C'est-à-dire dans plusieurs semaines encore.

Le docteur Labordy venait quotidiennement à l'hôtel.

Le traitement électrique auquel il avait soumis la malade donnait, comme il l'avait espéré, d'excellents résultats.

Mais si la sensibilité, par degré, revenait chez la comtesse, celle-ci n'en restait pas moins immobilisée sur sa couche près de laquelle Yvonne se tenait constamment.

Car, tout de suite, la jeune fille s'était constituée la garde-malade de sa sœur et elle avait fait transporter dans la chambre de cette dernière un lit où, de temps à autre, elle s'étendait pour chercher un repos qui se refusait à ses paupières.

Elle avait demandé à Madeleine si, pendant son séjour en Bretagne, auprès du marquis de Largemont dont les nouvelles étaient de plus en plus rassurantes, Maurice était venu à l'hôtel. La mère d'Arlette avait répondu affirmativement, sans pouvoir, en dépit des questions posées par Yvonne, apprendre, à celle-ci, ce qui avait eu lieu au cours de la visite faite par le jeune homme.

Tout pour mademoiselle de Lancenay était ténébreux.

Pourtant la minute était proche où le drame dont l'ignorance continuait à l'affoler allait, dans ses phases terribles, lui être révélé d'une façon presque foudroyante.

Un après-midi, alors que, comme d'habitude, elle était assise au chevet de sa sœur, Victoire, la femme de chambre lui apporta la carte d'un visiteur qui attendait dans le salon.

A peine, la jeune fille eut-elle porté son regard sur cette carte, qu'elle devint très rouge, puis très pâle, tandis que le reflet d'une vive émotion se lisait dans ses yeux.

— Lui... balbutia-t-elle... Maurice!... Madeleine avait entendu.

Elle sembla, elle aussi, éprouver un émoi singulier.

Yvonne s'était levée, elle prit dans les siennes les mains de sa sœur.

— Faut-il le recevoir? interrogea-t-elle.

Les doigts de la malade eurent une crispation.

Cela voulait dire : oui.

Alors, la jeune fille se tourna vers la servante.

— C'est bien, prononça-t-elle. Je me rends tout de suite auprès de ce monsieur.

Le regard de Madeleine, qui brillait d'un éclat inaccoutumé, suivit sa sœur jusqu'à la porte.

Quelles pensées s'agitaient dans le cerveau de la malheureuse?

Se disait-elle l'heure avait enfin sonné où, pour Yvonne, la lumière allait se faire?

Mais déjà, la jeune fille descendait les marches de l'escalier, gagnait le vestibule.

Son cœur battait à coups secs et vibrants.

Mon Dieu... malgré son désespoir... malgré l'angoisse mortelle qui, depuis tant d'heures, depuis tant de jours la tenaillait, comme elle gardait, pour Maurice au fond de son âme, un amour que rien ne pouvait atténuer!

Cet amour, c'était le bonheur suprême qu'elle avait espéré de la vie... c'était le rêve qui, longtemps, l'avait bercée et qu'elle ne se résignait pas à abandonner.

Pourtant, en travers de ce rêve, que d'obstacles avaient surgi brusquement... Pour elle, Yvonne, que de tristesses... que de misères... que de larmes qui, sans doute, n'étaient pas les dernières qu'elle dût verser.

Au moment de soulever la portière, la jeune fille s'arrêta. Ses jambes défaillaient. Elle porta les mains à son sein comme pour en comprimer les battements désordonnés.

Enfin elle se décida à franchir le seuil du salon.

Dans la lumière dorée qui pénétrait à flots par la large baie vitrée, elle aperçut Maurice qui se tenait debout au milieu de la pièce.

Le visage du jeune homme était grave et réfléchi.

Vivement il s'avança à la rencontre d'Yvonne et il s'inclina avec respect vers la petite main qu'elle lui tendait.

... Vers la petite main que doucement ses lèvres effleurèrent.

Quand il releva la tête, elle remarqua son front soucieux et la gêne de son attitude.

Il prononça : — Je n'ai pu résister au désir de vous voir, Yvonne... et puis j'ai hâte de savoir...

Elle se méprit.

Elle crut qu'il faisait allusion à son voyage en Bretagne.

Elle ne lui laissa pas achever sa phrase.

— Rassurez-vous... mon oncle de Largemont, maintenant, va aussi bien qu'il est possible.

Un instant, les gens de son entourage l'ont cru à toute extrémité.

On n'a pu le lui cacher.

Il ne voulait pas mourir sans me revoir, moi, qu'il a toujours considérée un peu comme sa fille, et il m'a fait appeler à son chevet.

— Je sais... je sais, fit-il.

Son embarras ne se dissipait pas.

Il parlait sur un ton humble, presque craintif.

A la suite de l'odieux soupçon qu'il n'avait pu taire, de l'odieux soupçon qu'il avait avoué à la comtesse Lackau concernant le mystère de la naissance du petit Hugues et que celle-ci avait dû répéter à sa sœur, il s'était attendu à recevoir... de celle qu'il aimait... un accueil plein de froideur...

... A la trouver profondément courroucée.

Durant trois jours il avait hésité à se présenter de nouveau à l'hôtel.

Pourtant il avait eu connaissance du retour d'Yvonne et du départ du comte... et, après la scène à laquelle le soir même de l'arrivée de ce dernier à Paris, il avait assisté... il n'était pas douteux, pour le jeune homme, qu'une rupture avait eu lieu entre la comtesse et son mari.

Que lui importait puisque Yvonne était pure... puisqu'elle n'avait jamais cessé de mériter toute sa tendresse!

Aujourd'hui, il venait lui demander pardon pour la pensée abominable qu'un instant il avait eue.

Il murmura :

— Yvonne, j'ai été bien coupable, et vous avez contre moi, sans doute, de la colère et de la rancune.

Elle releva la tête, ne comprenant point...

— De la colère... de la rancune, pour vous Maurice?

— Oui... madame votre sœur à dû vous dire...

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler, Maurice. Ma sœur ne m'a rien dit. Lorsque je suis rentrée... il y a de cela quatre jours... je l'ai trouvée étendue sur un lit de douleur, incapable de faire un mouvement, incapable de prononcer un mot.

— Que m'apprenez-vous!

— La vérité, hélas! Madeleine voit, elle entend tout ce qui se passe autour d'elle... et c'est presque comme si elle était morte.

— La malheureuse!

Maurice n'avait pu refouler un cri de pitié à ses lèvres.

Il revoyait devant lui la comtesse au moment où, fou de douleur et de rage, son mari marchait vers elle les poings levés.

Elle s'était effondrée sur le tapis. Et le mal qui, à cette heure, la terrassait, était pour elle l'expiation.

Le jeune homme balbutia :

— Peut-être vaudrait-il mieux pour vous ignorer toujours le motif qui, pendant votre absence, a dicté ma démarche auprès de votre sœur... Mais pourrais-je éternellement vous le taire?...

Et puis, agir ainsi serait-il digne de vous et de moi?... Non. Je veux être franc... je veux tout vous avouer quelque pénible que soit pour moi une pareille confession... Je souffrais trop... Mon amour pour vous m'égarait... et, pourtant... pourtant je ne mérite pas votre pardon, car le soupçon qui était entré dans mon âme, et que j'aurais dû chasser comme on chasse un rêve abominable, comme on éloigne une pensée insufflée par un mauvais génie, ce soupçon était infâme et sacrilège.

La jeune fille écoutait Maurice sans l'interrompre. En face d'elle, une glace reflétait son image. Elle eut peur, en se voyant, tout à coup, devenir pâle mortellement... et un frisson l'agita de la tête aux pieds.

Elle prononça, d'une voix qu'elle voulut en vain rendre ferme... d'une voix presque méconnaissable :

— Quoi que vous ayez à me dire, Maurice, parlez... je vous écoute.

Alors, par phrases brèves, hachées, il refit, à la sœur de Madeleine, le récit que... le soir même du drame... il avait fait à celle-ci : ses pérégrinations vaines en Suisse, à la recherche des deux femmes... son désespoir en présence de l'inanité de ses efforts... et finalement l'intervention de l'agence Blühn et Fillekey, à laquelle, pour retrouver leurs traces, il s'était adressé... puis, quelques mois plus tard, la nouvelle qu'une des deux femmes, en un chalet d'Interlaken, perdu dans la montagne, avait donné le jour à un enfant... l'une des deux femmes... Yvonne peut-être!

— Oui, j'ai eu cette pensée exécrationnelle lorsque la lettre de l'agence m'est parvenue... Un instant, j'ai cru que votre vie renfermait un mystère... une faute que vous vouliez me cacher.

— Maurice!

— Vous vous étiez éloignée de moi d'une façon si étrange!... Votre départ ressemblait à une fuite... et l'on aurait dit que vous redoutiez... de vous trouver en ma présence.

Il parlait lentement, comme si chaque mot lui coûtait à prononcer, et à l'évocation de ces souvenirs pénibles, une souffrance obscure montait du fond de son être.

Il poursuivit :

(Lire la suite au prochain numéro.)

## Petits Faits et Petits Drames

**POUR AVOIR MAUDIT SES JUGES.** — Un nommé Doinet, poursuivi pour vol et condamné à deux mois de prison, par le tribunal de Dijon, ayant traité les juges de « fainéants » à la lecture de la sentence, a été augmenté de 13 mois de détention. DIJON.

**INSTITUTEUR VOLÉ PAR SES ÉLÈVES.** — Ayant apporté en classe une somme de 500 francs en or, argent et billets de banque pour en expliquer la valeur et les différents alliages à ses écoliers, un instituteur de Reux ayant oublié de reprendre cette somme qu'il avait placée dans un tiroir, trois de ses élèves, âgés de 10 à 11 ans, revinrent la nuit à l'école, où ils pénétrèrent par une fenêtre et s'en emparèrent pour se la partager. ARRAS.

**DRAME DU VITRIOL. — DEUX VICTIMES.** — Mme Elise Dely, tricoteuse, avait juré une haine farouche à une ouvrière peigneuse, Céline Montagne, qu'à tort ou à raison elle accusait d'entretenir des relations avec son mari. Avant voulu récemment la faire renvoyer de l'usine où elle travaillait, elle fut éconduite et jura de se venger. Après avoir acheté du vitriol elle l'attendit à la sortie du travail. Mais Céline Montagne causait avec une amie, Mme Chardon. Cela n'arrêta pas la vindicative épouse qui, sortant brusquement une fiole qu'elle dissimulait, en aspergea copieusement les deux femmes qui tombèrent sur la chaussée en se tordant avec des convulsions atroces. On craint qu'elles ne demeurent aveugles. ROUBAIX.

**ASPHYXIÉS PRÈS D'UN MORT.** — Une dame Blanchon a été en partie asphyxiée en compagnie d'une garde-malade, Mme Pagès, au cours d'une veille funéraire qu'elle passait près du cercueil de son frère. Un réchaud à gaz mal fermé avait saturé l'air de vapeurs délétères. On s'en aperçut le lendemain matin où personne ne répondant dans les lojis on dut enfoncer la porte. Les pauvres femmes ont été à grand-peine raménées à la vie. LYON.

# MARTIN-NUMA

LE PLUS GRAND DÉTECTIVE DU MONDE

ROMAN INÉDIT par **LÉON SAZIE** Auteur du « Pouce »

(SUITE)

## CHAPITRE VII

LE GUET-APENS (suite).

Comme visites, elle ne recevait que celles de sa nièce...

— Une jeune fille charmante, — dit la concierge, — toujours très élégante, — parce que Mme Marc avait une certaine fortune, et probablement aussi les parents de la nièce, — avec de grands yeux noirs... très aimable et qui ne serait jamais passée devant ma loge sans me demander de mes nouvelles... sans me dire bonjour...

Martin-Numa ne pouvait manquer de reconnaître, dans cette jeune personne si charmante, la dame aux yeux noirs, Gabrielle de Bellery, qu'il trouvait sans cesse mêlée à toutes les opérations de cette singulière aventure...

Et ce fut à peu près tout, sauf quelques détails sans aucune importance pour lui, ce que l'enquête sur cet incendie révélait...

Martin-Numa pensa bien qu'il ne pouvait trouver dans les décombres ni ossements ni crâne carbonisés...

Il était évident que la bergère aménagée avec de puissants ressorts d'acier, — pour le prendre lui, ou tout autre peut-être, amené comme lui dans ce guet-apens, dans cette maison coupé-gorge, — devait être facilement maniée par les associés ou les complices de cette bonne rentière...

Donc, lorsque les bras de la bergère se furent abattus sur les cuisses et le ventre de la malheureuse Mme Marc... quand le dossier se fut plié en avant, écrasant comme dans un carcan de fer la prisonnière... lorsque la bergère avec sa proie, pour ainsi dire, fut passée derrière le rideau dont il avait aperçu tout d'abord la ligne de jonction... il devenait évident que les complices à l'affût, aux aguets ayant reconnu aussitôt quelle était la proie qui leur venait, quel était le prisonnier... s'étaient empressés de délivrer cette excellente rentière, leur malheureuse associée...

Peut-être même Mme Marc avait-elle aidé à imbibir tout son appartement d'essence de pétrole et à y mettre le feu.

On ne pouvait trouver d'ossements, ni de squelettes, ni quoi que ce soit révélant une scène plus terrible faisant suite à ce drame. Martin-Numa savait très bien que tous ces forçats, à qui il avait affaire, devaient être vivants et qu'ils avaient tenu par-dessus tout, en mettant le feu, à effacer le moyen de percer le mystère dont ils s'entouraient!... Il était clair que ce qu'ils avaient voulu, c'était, avant tout, détruire leur appartement, — certainement préparé en vue des coups de ce genre et enlever à Martin-Numa la facilité non seulement de reconstituer la scène du guet-apens, mais de trouver des indices pouvant le mettre sur la voie, et amener l'arrestation de la singulière locataire.

Le feu avait à présent tout détruit. Martin-Numa ne pouvait rien savoir... rien trouver... rien voir...

Et les auteurs de cette scène avaient facilement disparu...

Or, c'est précisément ce qui, en ce moment, intriguait Martin-Numa! Cette disparition l'inquiétait au plus haut point. Il se demandait comment ils avaient pu fuir? Par où ils étaient passés... et par quel moyen il leur avait été donné de gagner les champs avec si grande aisance.

Le pâté de maisons dans lequel se trouvait celle-ci, il est vrai, était vaste, peu commode à surveiller; cependant tout autour Martin-Numa eut soin de faire établir plusieurs de ses agents les plus adroits quelqu'un bien entendu ayant les allures ordinaires et ressemblant pour ainsi dire à tout le monde... n'offrant aucune particularité... rien de marquant... quoi que ce fût qui le distinguât dans la foule.

\* Voir le n° 5 de l'Œil de la Police.  
Tous droits de traduction, reproduction et mise à la scène réservés.

Mais il n'en était pas de même avec Mme Marc, qui paraissait peu lesté... asthmatique... nullement ingambe et dont la fuite ne devait pas être très prompte, très aisée... Mme Marc, enfin, on l'eût remarquée, si elle avait tenté de fuir, et on l'eût facilement arrêtée.

Cependant, Mme Marc demeurait invisible.

Par où était-elle donc passée?

C'est ce que se demandait encore Martin-Numa qui visitait avec la plus grande attention l'immeuble. Il voyait qu'un mur très haut entourait le petit jardin faisant suite à l'appartement de la bonne rentière... Il avait grimpé l'escalier et fouillé tous les appartements, cherchant une issue quelconque à travers les murailles qui donnaient sur une maison mitoyenne...

Martin-Numa n'avait rien trouvé, de quelque côté qu'il cherchât. Même dans la cave encombrée de débris d'incendie, il n'avait découvert aucune issue...

Or, il avait la certitude que Mme Marc et sa cuisinière qui faisait de bons plats et qui n'était qu'un homme avaient pris la fuite, peut-être avec d'autres complices.

Par où?... Par où?... C'était une question que pour le moment Martin-Numa n'arrivait pas à résoudre.

— Mon cher Courville, — me dit-il, — ou ces gens sont partis en ballon invisible... ou ils se sont évaporés en fumée!... Mais je ne vois pas par où ils ont pu nous échapper!...

Cependant, Martin-Numa ne désespérait pas de découvrir un jour par quel chemin avaient fui cette singulière rentière... cette extraordinaire cuisinière, si bienveillante pour sa maîtresse... dont il avait gardé, lui, entre les mains le bizarre caraco... seule pièce à conviction... seul témoin grotesque de cette aventure!...

Quelques jours après les constatations des compagnies d'assurance, le propriétaire se décida à faire commencer les réparations dans l'appartement.

Le feu, tout en détruisant ce qui se trouvait chez la rentière, par bonheur n'avait pas causé de bien grands dommages à l'immeuble lui-même. Le désastre pouvait se réparer.

... Martin-Numa suivait les travaux de déblaiement et de réparations.

Lorsqu'on eut enlevé les tombereaux de gravats noirs... de débris calcinés... de restants de ferrures plus ou moins tordues par le feu... qu'on eut mis à jour en somme la maison elle-même... les murailles... les poutres de fer... ce qui constituait l'armature de l'immeuble, Martin-Numa fit une dernière inspection, une dernière étude avant que les maçons vissent commencer leurs travaux de reconstruction.

Il ne trouva rien encore; cependant, comme, avec une pioche de démolisseur, il tapait contre le mur du jardin, il remarqua, dans un coin, un amas de branches sèches, de feuillages, de terreau.

C'est là, en apparence, que le jardinier qui venait de temps en temps remuer un peu ce jardin minuscule déposait les feuilles mortes... les débris... tout ce qui pouvait constituer son fumier... le fumier qui faisait pousser les giroflées et les cours de Jeannette de la bonne rentière...

Martin-Numa se demanda pourquoi dans ce coin, où auraient pu être plantés quelques pieds de fleurs chères à la locataire, se trouvait cet amas de détritus dont l'aspect n'était pas séduisant, au contraire, et qui gâchait vraiment ce coin du jardinet...

Avec sa pioche, il eut l'idée de donner quelques coups dans l'amas de détritus.

La pioche s'enfonça. Mais quand il tira à lui la pioche, tout cet amas de terre, de branches et de feuilles vint à lui, tourna en rond comme sur un plateau et montra une ouverture...

... Cet amas de terreau se trouvait sur

une sorte de grand coin en bois qui s'adaptait à l'angle formé par le mur et une maison voisine. Il bouchait une ouverture faisant communiquer le jardin avec un petit escalier dans lequel Martin-Numa aussitôt s'engagea...

Cet escalier le conduisit à une petite voûte... la voûte aboutissait à un des couloirs dans lesquels passent les conduites à gaz... puis elle quittait ce couloir municipal et allait — souterrain minuscule — se perdre dans un détour des fortifications, près de la Porte-Maillot...

C'est par là donc que Mme Marc et sa cuisinière modèle avaient pris, comme nous le disions, la clef des champs!...

— Désormais, — me dit Martin-Numa, — je n'ai plus à m'occuper de cette maison... J'ai seulement à retrouver Mme Marc et son cordon bleu...

Et il ajouta :

— Tout ceci nous donne la preuve absolue que, — bien que nous en soyons en apparence très éloignés, — nous demeurons toujours dans cette affaire de la disparition du garçon de recettes du Crédit Bordelais, Eloi Vidal!... Car nous trouvons comme héroïne principale, pour ainsi dire, dans cette singulière aventure, celle dont la ressemblance avec la carte postale, dont le portrait peut-être, trouvé dans le bureau d'Eloi Vidal, m'a permis de saisir le bout de l'intrigue et de commencer l'établissement du filet qui doit enserrer un jour ou l'autre tous ces criminels... pour le triomphe de la justice!...

... Martin-Numa qui jamais n'abandonnait une affaire entamée par lui, alors même qu'au premier pas elle semblait terminée ou désespérée... fit comme il lui arrivait souvent, il laissa dormir celle-ci, il la laissa ce qu'il appelait mijoter, attendant, selon son expression même, un bouillonnement, une écume, qui devaient fatalement se produire.

— Alors, — me dit-il, — alors, nous écumerons!...

Il fit claquer ses doigts dans un geste qui lui était familier.

— Son heure viendra, vous verrez!... Patience... — me dit-il. — mais je crois que j'ai en face de moi une bande redoutable que j'aurai bien du mal à combattre!...

— Cela doit vous aller... cher ami!... car plus les ennemis de Martin-Numa sont audacieux et terribles, plus Martin-Numa se montre ingénieux et plus grande est sa victoire!...

## CHAPITRE VIII

LE FAUTEUIL LOUIS XV.

Le détective fit comme s'il n'avait pas entendu le compliment que je lui adressais sincèrement...

Il alluma une cigarette et, sans plus rien dire, se mit à se promener dans la pièce où nous nous trouvions.

C'était mon cabinet de travail... chez moi, rue Lepic... à quelques pas de sa propre demeure.

— Mon cher ami, — me dit-il au bout d'un moment, — il vous manque un meuble ici!...

— Quel meuble? — m'écriai-je.

— Celui que vous voudrez!

— Comment, celui que je voudrai!...

— Oui!... cela m'est égal... n'importe quel meuble... mais ce meuble-là vous manque!...

Je le regardai avec étonnement.

— Je ne comprends pas, mon cher!...

— m'écriai-je.

— Je veux dire que vous avez besoin d'acheter un meuble!...

— Je renonce à comprendre!...

Martin-Numa alors s'approcha de moi, me mit la main sur l'épaule et me dit :

— Mon cher... C'est cependant bien simple... Il y a un marchand de meubles, rue de Provence, M. Pouillot, qui peut vous fournir ce qui vous manque!...

— Mais... il ne me manque rien!...



DE LA POLICE  
à Paris et aux Aalentours

**MEURTRE ENTRE APACHES.** — Jaloux d'un de leurs camarades Louis Melley, qui vivait des faveurs d'une fille, Suzanne Louis, trois apaches, Bousquet, Asselin et Corret, l'ont assassiné froidement à coups de couteau sur la berge de la Seine aux environs de Courbevoie. Les trois malfaiteurs ont été arrêtés et ont fait des aveux complets.  
COURBEVOIE.



**UN GAMIN QUI PROMET.** — Marius Hegel, âgé de 11 ans et demeurant chez sa mère, rue de Meaux, apprenant que son cousin avait l'intention d'épouser une jeune fille, sa voisine, résolut d'empêcher ce mariage. Etant allé trouver la fiancée il lui déclara que son parent était un ivrogne et un paresseux. Louis Hegel averti, menaca le gamin de lui tirer les oreilles. Furieux l'enfant sortit un couteau à cran d'arrêt et en frappa son cousin à l'épaule droite. La victime est dans un état grave.  
PARIS.



**CORRIDA AUX FORTIFICATIONS.** — Rue Dombasle, un troupeau de bœufs qu'on conduisait à l'abattoir s'est rué sur un faucheur et en a défoncé les panneaux à coups de cornes. S'élançant ensuite sur un groupe d'enfants qui sortaient de l'école, les ruminants allaient faire des victimes quand un passant, M. Henri Tournier, se jeta à la tête du premier bœuf et l'arrêta jusqu'à l'arrivée du bouvier qui apaisa son troupeau.  
PARIS.

**GARDE-CHAMPÊTRE SATYRE.** — Un garde-champêtre de Lagny, nommé Bourdier, après avoir abusé de plusieurs jeunes filles au sortir d'un bal et se sachant dénoncé à pris le parti de s'empoisonner. On l'a retrouvé mort; il avait 62 ans.  
LAGNY.



**UN HONNÊTE HOMME PUNI.** — Un employé de commerce, Xavier Antonini, ayant trouvé un sac à main contenant une importante somme d'argent était allé le rapporter à sa propriétaire, rue Lafayette, lorsque le mari de cette dernière survenant à l'improviste et prenant le jeune homme pour un galant, l'envoya rudement rouler dans l'escalier où l'infortuné se blessa gravement. Mais après explications de part et d'autre, des excuses furent offertes au pauvre garçon qui s'en alla en philosophant sur les bienfaits de la probité.  
PARIS.



**LE SATYRE DE LA POPINC.** — Une jeune phrasnière, Louise Vigueur, vivant avec un charmant garçon, Henri Pipeau, qui lui donnait toutes les satisfactions morales et matérielles, lasse de la monotonie d'une existence trop calme, le quitta pour se mettre en ménage avec un don Juan du quartier, aussi beau parleur que peu courageux au travail, un certain Aristide Frindel, dont elle ignorait la réputation spéciale, et dont en particulier les penchants n'étaient jamais désintéressés. Il portait, en outre, le joli sobriquet de Satyre de la Popinc. Au bout de quelques jours de tendresse, l'homme lui dévoila froidement ses intentions de vivre à ses crochets, la jeune femme, outrée, voulut fuir, il la suivit dans la rue et la brutalisa à coups de pied. Un passant, M. Wilkrid, voulant intervenir, le joli monsieur sortit de sa poche un boulin en caoutchouc et l'en frappa, lui cassant un bras. Le Satyre de la Popinc a été envoyé au dépôt.  
PARIS.

— Il manque toujours un meuble chez un garçon qui a envie d'en acheter un !...  
« Or, vous avez envie d'acheter un petit fauteuil parce qu'il est nécessaire que vous alliez en acheter un... »

— Pour vous alors ?  
— Enfin... mon cher... vous comprenez !...

« Pour moi, en effet...  
— Je comprends... Vous voulez que j'aille voir ce qui se passe chez Mme Pouillot.

— C'est cela... Je crois prudent de ne pas y aller moi-même.

— Mais on me connaît... Ne craignez-vous pas de me voir brûlé tout de suite ?... C'est comme si vous y alliez, vous, en quelque sorte... On sait que nous sommes amis, et...

— Rassurez-vous, mon cher... On sait très bien que nous sommes amis... on nous a vus souvent ensemble, et comme je crois et suis sûr qu'on nous surveille tous deux, on ne peut douter de l'amitié qui nous unit... Mais jamais on n'ira penser que le journaliste Courville peut rendre service au roi des détectives... Martin-Numa !... Par conséquent, on ne se méfiera en aucune façon de vous...

« D'autant plus que vous vous y prendrez adroitement et que vous irez au hasard demain ou après-demain rendre visite à cette excellente Mme Pouillot !... »

— C'est très faisable, en effet, et peu difficile...

— Et vous irez acheter certain petit fauteuil qui se trouve dans la vitrine... Le meuble ne vaut pas quatre sous et on vous le fera payer assez cher...

« Vous irez le prendre entre trois heures et cinq heures, parce qu'à cette heure-là, M. Pouillot se trouve à l'hôtel des Ventes avec son ami, M. Bazileskoff, le marchand de reconnaissances de la cité d'Antin, et M. Armand, l'antiquaire de la rue de la Victoire... Dans le magasin de meubles, à cette heure, se trouve seulement Mme Pouillot !... »

Martin-Numa se tut un moment et il ajouta :

— Et je voudrais bien savoir si Mme Pouillot, marchande de meubles, rue de Provence, n'a pas des affinités extrêmes avec cette excellente petite rentière Mme Marc, qui joue les salamandres en passant à travers le feu, du côté de la Porte-Maillot !...

— Très bien !... — lui dis-je. — Cela m'amusera... J'ai vu chez vous Mme Marc, lorsqu'elle est venue vous conter son malheur, la perte de son diamant rose... J'espère la reconnaître dans son personnage véritable... à moins que, en marchande de meubles, elle ne soit encore déguisée, et que nous soyons loin de sa véritable personnalité... Cependant, je ferai de mon mieux !...

... Le lendemain vers cinq heures, je passais, comme par hasard, devant la boutique de Mme Pouillot... je remarquais dans la vitrine un fauteuil en simili-Louis XV...

Je l'examinai un instant de la rue, ayant l'air de l'étudier en amateur.

Mme Pouillot, qui se tenait assise dans un grand fauteuil anglais en cuir très profond, lisant un journal, regarda par-dessus ses lunettes quel était l'amateur arrêté devant sa vitrine.

Puis, elle déposa le journal sur une table, à côté d'elle, enleva ses lunettes, se leva et vint, avec quelques cartes de sa maison à la main, m'offrir ses services...

Sans être aussi observateur que Martin-Numa, je pus, à la simplicité du geste, au naturel du mouvement et à l'intonation réelle, me rendre compte que Mme Pouillot me prenait pour un vrai client, sans autre caractère que tous les clients susceptibles d'acheter quelque chose chez elle, et qu'elle n'avait pas reconnu en moi l'ami de Martin-Numa... Elle ne retrouvait pas, en cet amateur arrêté devant sa vitrine, le journaliste qui assista à l'entretien chez le détective le soir où elle vint chez Martin-Numa le prier de rechercher ceux qui lui avaient détourné son fameux diamant rose !...

J'entrai donc dans la boutique et, tout

en examinant le fauteuil que Mme Pouillot avait enlevé de la vitrine pour le mettre dans le magasin et me le faire admirer plus commodément, j'étudiais aussi la marchande, non sans un certain émoi... et je demeurai fort perplexe...

Evidemment, cette voix rappelait celle de Mme Marc...

Evidemment, cette allure était celle de Mme Marc... et cependant, en conscience... je ne pouvais dire que c'était Mme Marc...

Ce pouvait certes être elle, absolument.

Et ce pouvait aussi ne pas être elle !...

Je fis donc l'acquisition de ce meuble et priai la marchande de me le faire envoyer chez moi dans la matinée du lendemain.

Je fis part à Martin-Numa de mes observations.

J'émis mes doutes au sujet de Mme Pouillot...

Je lui racontai enfin ce qui s'était passé entre nous...

Au bout d'un moment, quand j'eus fini de parler, il me dit :

— Dans ce cas... ou Mme Pouillot joue admirablement son rôle, et vraiment n'est pour rien dans la seconde aventure de la bergère à ressort... ou bien il y a une autre Mme Pouillot qui est notre Mme Marc !...

Il cessa de parler, puis après avoir réfléchi un assez long moment, il me demanda :

— Quand doit-on vous apporter le fauteuil ?

— Demain dans la matinée...

— C'est bien... Je verrai celui qui va apporter le meuble...

— Vous viendrez ici ?

— Non... Il ne faut pas que celui qui apportera le meuble chez vous, et qui sans doute doit faire partie, à un degré quelconque, de la bande organisée, me voie ainsi dans votre intimité...

« Mais je m'arrangerai pour voir si ce tapissier n'est pas à d'autres moments un parfait cordon bleu... »

naitre, dans l'homme qui devait apporter chez moi le fauteuil, celui qui, chez la bonne rentière Mme Marc, jouait le rôle de cordon bleu ?

— Je n'y comptais pas, à vrai dire. Je l'espérais seulement... En effet, pour ces gens, l'occasion était bonne de pénétrer chez l'ami de Martin-Numa... d'y faire une petite enquête... et dans un cas pareil, rien, aucun détail n'est à négliger... Ils ne l'ont pas fait !...

— Probablement n'ont-ils pas vu, dans M. Courville, amateur de fauteuils en simili-Louis XV, l'ami du roi des détectives, ou bien ils ont pensé que, chez lui, ils n'apprendraient rien qui les intéressât concernant son ami.

Martin-Numa hochait la tête :

— Non ! Non... Ils savaient parfaitement que ce client était mon ami. Le nom, l'adresse leur ont révélé la vérité... Mais aussi malins que nous, ils se sont demandé pourquoi M. Courville, qui jamais jusqu'à ce jour n'avait acheté quoi que ce soit chez eux, dans ce magasin... pourquoi M. de Courville, que l'on ne savait pas, dans leur monde de brocanteurs, amateur de vieux meubles... plus ou moins authentiques... tout à coup a eu cette fantaisie d'acquiescer ce Louis XV ?...

— Peut-être, en effet.

Cette fantaisie, venant après l'affaire de la rue du Débarcadère, devait leur donner à croire que Martin-Numa n'y était pas étranger...

— Ils ne sont pas tombés dans le piège que nous leur tendions.

— Non... Ils ont, non sans raison, jugé que ce qu'ils pourraient surprendre au cours de cette visite chez Courville ne valait pas le risque d'être reconnu par Martin-Numa... Alors ils ont fait porter le fameux fauteuil par un ouvrier... un très brave homme qui certes n'est pour rien dans cette affaire. Les individus de cet acabit ont l'habitude prudente d'employer des gens qui ignorent absolument tout de leurs secrets, qui sont en dehors de leurs opérations louches... Ces gens réservés, véritables ouvriers dans la partie où on les emploie, sont le plus souvent, comme c'est le cas chez vous, envoyés quand il est nécessaire de ne pas se laisser deviner... Ils ferment le rideau derrière lequel les autres s'abritent pour perpétrer leur mauvais coup.

— C'est très adroit.

— De cette façon, je n'ai rien pu apprendre... Je n'ai pas pu voir si cet homme — tapissier ici — était ailleurs cordon bleu de petite rentière.

Martin-Numa, sans manifester autrement de contrariété, ajouta :

— Mais nos gaillards ne perdront rien pour attendre... Ils n'ont pas envoyé qui nous voulions voir... et nous ne savons si Mme Pouillot est ou n'est pas Mme Marc... Bon ! c'est très bien... Cela m'amusera beaucoup de percer ce mystère...

CHAPITRE IX

LES BILLETS FAUX.

Peu après, Martin-Numa me disait :

— En attendant, mon cher ami, une nouvelle affaire se présente, qui me paraît tout autant, sinon plus intéressante.

— Laquelle ?

— Depuis quelque temps la Banque de France, le Crédit Bordelais et les autres établissements de banque se plaignent de voir affluer à leurs guichets une quantité de billets de banque faux, de monnaie fautive...

« Il semble — paraît-il — qu'on ait jeté, sur le marché de Paris, une émission de bank-notes admirablement imprimées, mais qui n'ont d'autre valeur que celle du papier même... »

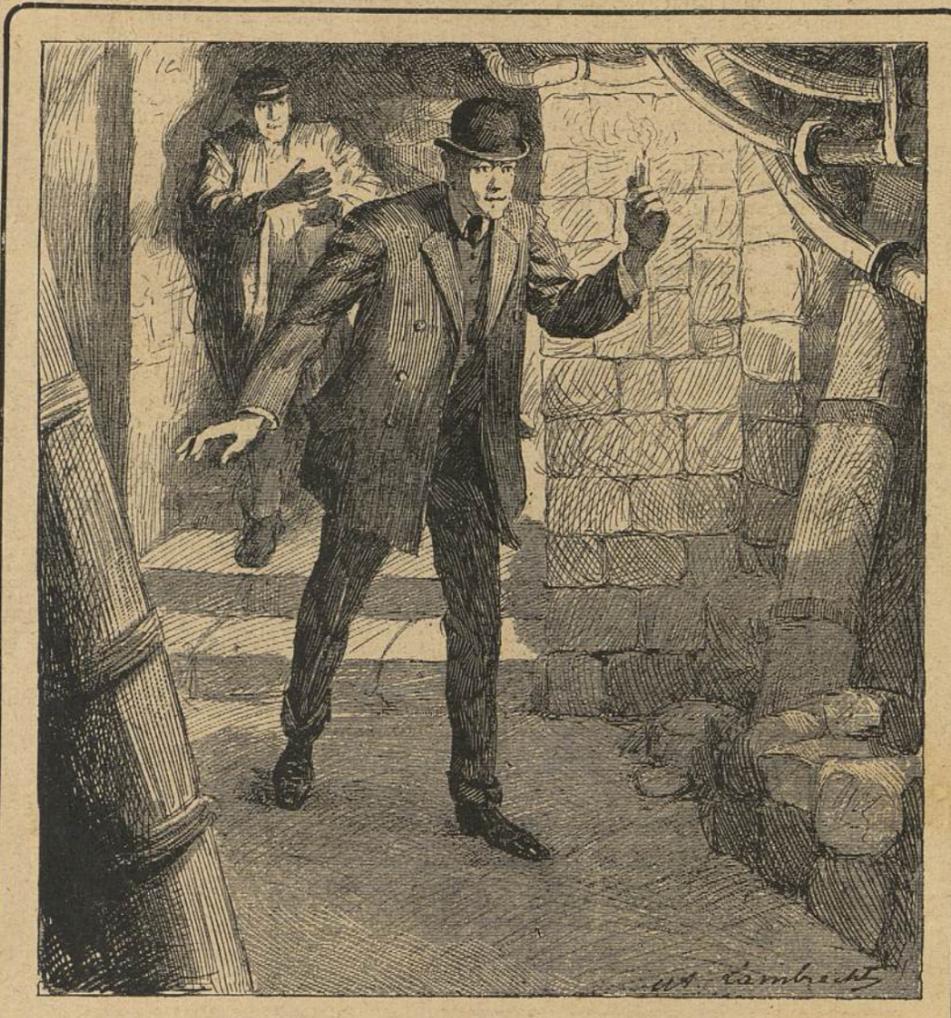
— On vous a chargé de découvrir les faussaires ?

— Aujourd'hui j'ai eu un long entretien avec les chefs des maisons de banque de Paris... et le chef de la Sûreté est saisi de l'affaire depuis longtemps. L'instruction est ouverte... les recherches ont été entreprises...

— Mais elles n'ont sans doute donné aucun résultat ?

— Aucun...

— Et c'est alors à Martin-Numa que l'on a recours ?...



○ ○ ○ Cet escalier conduisit Martin-Numa à une petite voûte... ○ ○ ○

— Mon cher, — lui dis-je, — à certains moments, quand elle me parlait... quand elle agitait les bras... quand elle remuait, je me disais : « C'est absolument Mme Marc, telle que je l'ai vue dans le bureau de mon ami Martin-Numa expliquer son malheur... exposer la perte de son diamant. »

« Et presque aussitôt, je me disais en examinant plus attentivement la marchande : « Ce ne peut pas être elle... ce ne peut pas être Mme Marc... Le doute n'est pas possible !... »

« C'est elle, sans être elle... Ce n'est pas elle, tout en étant elle !... »

« Voilà, mon cher, quelle est mon opinion et quelle est l'impression sincère que j'ai ressentie, et quel est, en somme, loyalement, si je puis ainsi dire quel est le rapport que je dois vous faire !... »

Martin-Numa m'écoutait, se grattant le menton d'un geste qui lui était familier... plissant les sourcils... tandis qu'il gardait le silence...

Le lendemain soir, Martin-Numa me rencontra, comme par le plus grand des hasards, au moment où j'allais entrer dans un café des boulevards.

Dans les cafés, au milieu des consommateurs, on est pour ainsi dire perdu, et pourvu que l'on n'ait pas à côté de soi... tout près de sa table... des gens ayant intérêt à savoir ce que vous dites, des oreilles qui ont mission précise d'entendre vos paroles, on peut facilement parler de ses affaires.

— Mon cher, — me dit le détective quand le garçon nous eut servi, — mon cher Courville, êtes-vous content du fauteuil qu'on a apporté chez vous ce matin ?

— J'en serai content si j'ai pu vous rendre service.

Martin-Numa me répondit :

— Ces gaillards sont très habiles... Ils n'emploient que des gens sur qui aucun soupçon ne peut tomber.

— Vous comptiez certainement recon-

CONCOURS MARTIN NUMA

(Voir page 11 du présent n<sup>o</sup>, le bulletin spécial)

Dans ce sixième feuillet, il faut rétablir le mot supprimé page 7, colonne 1, ligne 20.

— Dame, oui...  
— On se figure donc que vous n'êtes pas assez chargé !...  
— De cela on n'a pas à se préoccuper... On veut seulement que je justifie amplement ce titre dont vous et vos confrères m'avez affublé...

— Moi des Dectives !...  
— Toute couronne, quelle qu'elle soit, est lourde au front qui la porte...  
Martin-Numa me mit rapidement au courant de cette nouvelle affaire.

Il s'était passé un fait assez bizarre au sujet de ces faux.  
Aux guichets du Crédit Bordelais se présentait un client de la banque.  
Ce client était connu depuis longtemps.

On le considérait comme un parfait honnête homme dont la... ne pouvait, en aucune façon, être mise en doute.

Or, ce client, pour effectuer un paiement quelconque, présenta un billet de cinq cents francs.

Le caissier prit le billet, l'examina attentivement, puis refusa de l'accepter.

— Ce billet est faux, — dit-il.  
Le client se récria vivement :  
— Voyons, c'est impossible, ce billet ne peut pas être faux.

Et il déclara sérieusement :  
— Il vient de chez vous !  
— De chez nous ? — demanda le caissier. — Comment ce billet, qui est absolument faux, peut-il venir de chez nous ?

Le client répondit :  
— C'est Eloi Vidal qui me l'a remis.

Le caissier sursauta.  
— Comment Eloi Vidal ? — s'écria-t-il.

— Vous devez vous tromper.  
— Nullement, je suis sûr du fait.

— Mais vous savez qu'Eloi Vidal a disparu depuis plusieurs semaines, par conséquent il n'a pu...  
— Je le sais, mais je suis certain que c'est ce malheureux garçon de recettes qui m'a remis ce billet le jour même de sa disparition.

— Le jour même ?  
— Parfaitement.

Le caissier alors, devant les déclarations de ce client, alla prier M. Defaile, son chef, de bien vouloir lui-même plus longuement questionner le client et tirer au clair cette singulière affaire.

M. Defaile fit entrer le client dans son cabinet et lui posa de nouvelles questions.

Le client répondit que le jour même de la disparition du garçon de recettes, Eloi Vidal était passé chez lui.

Il lui présenta un effet de cinq cents francs.

Le client paya avec un billet de banque de mille francs.

Eloi Vidal lui rendit cinq cents francs en un billet.

— C'est ce billet, monsieur, — déclara le client, — c'est ce billet que j'ai rangé dans ma caisse... je ne puis me tromper... c'est bien ce billet que je présente aujourd'hui à votre guichet... Et c'est ce billet remis par votre encaisseur qu'on me refuse.

— Ce billet est faux, en effet, — déclara M. Defaile. — Le caissier a donc parfaitement raison de ne pas vouloir l'accepter.

— Cependant, puisque je vous donne ma parole d'honneur que c'est Eloi Vidal qui me l'a remis !...  
— Nous ne doutons pas de votre parole.

— J'ai eu, moi, toute confiance dans votre employé... dans cet homme qui, depuis de longues années, venait chez moi... que je connaissais bien... que j'estimais... que je croyais un honnête homme...

M. Defaile interrompit le client.  
— Nous ne pouvons encore porter aucun jugement mauvais sur ce malheureux. Nous ne connaissons pas le sort qui lui a été réservé.

— D'accord !... mais moi je suis volé par un employé du Crédit Bordelais, cinq cent francs m'ont été donnés

en billets faux, par un homme portant l'uniforme de votre maison.

— Pardon, monsieur... Il est impossible qu'un de nos employés commette une mauvaise action pareille... Si Eloi Vidal vous a donné ce billet faux, c'est que lui-même le tenait pour vrai...

— C'est probable.  
— Dans ce cas, le Crédit Bordelais tient ce billet pour vrai... et l'acceptera comme valant réellement cinq cents francs.

« Vous pouvez maintenant passer à la caisse.  
« Je garde ici ce billet... et vais vous délivrer un bon de caisse valant cinq

de tous ceux qui, après lui, se montrèrent lésés de la même façon.

Martin-Numa se rendit chez chacun d'eux.

Il fit une nouvelle enquête.

Et cette enquête lui apprit que les gens, chez qui cet Eloi Vidal avait laissé des faux billets ou de la fausse monnaie, n'avaient reçu sa visite que très tard, presque à l'heure où le garçon de recettes devait rentrer.

— Donc, — dit Martin-Numa, en concluant son rapport verbal dans le bureau du directeur du Crédit Bordelais, — donc ces faux ont été laissés chez les clients lorsque les tickets de couleur des

assassiné, et un autre avec ses effets avait continué sa tournée, semant des faux billets, de la fausse monnaie ; ou bien Eloi Vidal, complice, s'était prêté à cette machination.

Le passé d'honneur du vieux serviteur se dressait contre cette seconde hypothèse.

Personne encore ne parvenait à y ajouter foi.

Mais Martin-Numa, plus sceptique, gardait son opinion.

— Donc, — me dit Martin-Numa, — donc, en me lançant sur cette affaire des faux monnaieurs, je poursuis encore l'affaire de la disparition d'Eloi Vidal...

— C'est exact.  
— Et je ne devrais pas être étonné de trouver chez ces fabricants de faux billets, de fausses pièces, le mot de l'énigme angoissante...

## CHAPITRE X

## LES ÉGOUTIERS FANTASTIQUES.

... La rue des Martyrs et la rue Notre-Dame-de-Lorette se rejoignent derrière la petite église.

Ces rues dont toutes les boutiques sont fermées restent calmes assez tôt, sauf à l'heure où la descente de Montmartre amène un mouvement bruyant qui d'ailleurs n'a pas de longue durée.

Pendant que cette joyeuse descente s'effectuait, une équipe d'égoutiers venait commencer son travail derrière l'église.

Là se trouve un regard. Les égoutiers l'entourèrent aussitôt d'une grille de fer.

Puis ils soulevèrent la plaque de fonte qu'ils rangèrent le long du trottoir.

Ils accrochèrent les petites lampes portatives réglementaires et trois hommes s'engagèrent par l'ouverture.

Un homme demeura en faction devant le regard ouvert.

Cet homme se tint là, assis près de l'ouverture.

Il se mit à fumer tranquillement la pipe tout en prêtant l'oreille, guettant les bruits, les ordres, les appels qui pouvaient venir de sous terre.

Depuis un assez long moment, il se trouvait là, à son poste, quand une nouvelle équipe d'égoutiers, sortant de la rue Saint-Lazare, tout à coup, se présenta devant le regard.

Généralement les égoutiers revêtent leurs habits de travail sur le chantier même.

Là, ils endossent leurs grosses cotes, et enfilent les grandes bottes de cuir qui remontent jusqu'à la ceinture.

Ceux qui arrivaient en ce moment, contrairement à cet usage, s'avançaient tout équipés, tout harnachés, et même les lampes allumées...

Ils venaient à pas lents et lourds... comme le permettent les bottes massives...

Quand, au sortir de la rue Saint-Lazare, ils apparurent, l'homme qui veillait auprès du regard, derrière l'église Notre-Dame-de-Lorette, se dressa soudain.

Et très étonné, il regarda cette équipe venir vers lui.

Puis il se leva...

Et quand l'équipe nouvelle ne fut qu'à quelques pas de lui... il se mit rapidement à descendre par les échelons de fer et s'enfonça dans le trou.

— Eh ! la coterie ! — cria l'un des égoutiers qui venait. — Eh là !... où que tu vas... attends-nous !...

Mais l'autre se garda bien d'attendre, et même de répondre.

Il disparut comme par enchantement !...

... Cette singulière manœuvre n'eut pas l'air d'étonner beaucoup les hommes qui venaient...

Sans doute c'était, malgré l'appel de la coterie, une manœuvre à laquelle ils s'attendaient.

En effet, sans hâter le pas... tranquillement, posément, ils arrivèrent jusqu'au regard.

Ils s'approchèrent de la grille de fer... L'un d'eux l'ouvrit, passa et se disposa à descendre.

(Lire la suite au prochain numéro.)



○ ○ ○ Tout en examinant le fauteuil, j'étudiai la marchande ○ ○ ○

cents francs, avec lequel vous pourrez dans nos bureaux effectuer les diverses opérations qui vous amènent chez nous.

L'affaire s'arrangea de la sorte.

Plusieurs autres clients vinrent aussi se plaindre d'Eloi Vidal, en qui, comme celui-ci, ils avaient toute confiance et qui leur avait, ce jour-là, remis des billets faux et des pièces d'or ou d'argent également fausses et fort bien imitées.

Martin-Numa fut appelé chez le directeur du Crédit Bordelais pour cette singulière affaire qui se corsait de jour en jour et prenait des allures nouvelles.

Fort heureusement les caissiers, sous l'inspiration de M. Defaile, avaient pris l'adresse non seulement du premier client qui présenta un billet faux, mais

clients devant se présenter à la caisse d'Eloi Vidal, le soir, ne portaient plus la grosse signature d'Eloi Vidal, tracée avec un gros crayon... mais les billets faux et la fausse monnaie ont été mis en circulation quand les tickets portant la signature d'Eloi Vidal, fort ressemblante d'ailleurs, au premier coup, et tracée avec un crayon dur...

— C'est-à-dire... ? — fit-on avec anxiété.

— C'est-à-dire à l'heure que, dès le premier jour, je vous ai donné comme étant celle de la disparition — encore inexpliquée — du garçon de recettes, Eloi Vidal.

La déduction que Martin-Numa tirait de ce fait voulait par conséquent qu'à cette heure, ou bien Eloi Vidal avait été

## LUGUBRE DÉCOUVERTE DE 4.000 SQUELETTES DANS UNE ÉGLISE DE SICILE

Une découverte des plus macabres vient d'être faite en Sicile dans un ancien couvent désaffecté.

A Carlentini, une partie d'un vieux couvent occupé jadis par les moines, était depuis quelque temps occupée par les écoles de la ville et la caserne des carabiniers. Dans la petite église qui avait été conservée au service du culte, on mit à jour récemment une vieille porte dissimulée dans une couche de plâtre. Le maire décida de la faire ouvrir croyant trouver derrière un réduit propre à remiser la voiture du balayeur municipal. La porte ouverte un spectacle terrifiant s'offrit aux yeux des ouvriers.

La pièce était remplie de squelettes grimaçants empilés les uns au-dessus des autres jusqu'au plafond. Quand on eut déblayé la pièce de cet amas funèbre, on découvrit d'autres issues donnant passage sur plusieurs autres chambres également remplies d'ossements. On donna ordre d'enterrer tous ces restes et après calcul fait, on constata que le nombre des squelettes dépassait 4 000.

Cette découverte sensationnelle et imprévue a causé une lugubre impression dans toute la région dont tous les habitants sont accourus pour assister au transport de ce formidable charnier.

D'après de vieilles gens de l'endroit, on raconte qu'au temps des moines il fallait payer une forte somme d'argent pour être enterré dans l'église et il y avait de nombreux postulants, paraît-il, du moins on vient de le constater. Il arriva un moment où les caveaux furent entièrement bondés et les moines pour ne pas perdre bénéfice d'une telle source de revenus, continuèrent à recevoir les morts et imaginèrent au lieu de les ensevelir, de les entasser dans les chambres annexées aux bâtiments du monastère. Nous donnons cette explication pour ce qu'elle vaut et qui est fort vraisemblable.

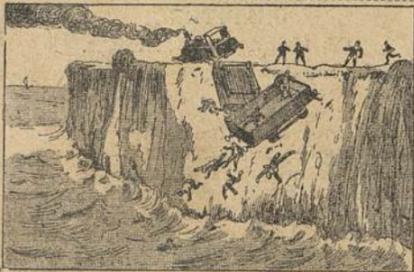
## Condamné à mort 2 fois en 48 heures

Valentini, fameux bandit de Marseille, qui venait d'être condamné à mort pour meurtre d'un agent, est repassé le lendemain en Cour d'assises pour tentative d'assassinat sur un typographe auquel il avait volé 30 centimes. Le jury l'a condamné à mort une seconde fois. Impassible et rognard, ce peu banal condamné n'a pas dissimulé toute la fierté qu'il éprouvait à détenir le record de la condamnation capitale, d'autant plus rassuré sur son sort qu'il est certain après avoir été condamné 2 fois à mort en 48 heures de n'être pas exécuté une seule.



DE LA POLICE  
dans la  
Normandie et la Bretagne

**VIOLATION DE SÉPULTURE.** — Les nommés Ch. Noadec, âgé de 16 ans, Paul Héliès, 17 ans, Jean Boubet, 18 ans, tous trois sans profession avouable, après s'être introduits dans le cimetière de Brest, ont violé le caveau de famille du docteur Corre contenant les dépouilles de M. Corre et de Mme Heraud. Après avoir éventré les cercueils où ils croyaient trouver une somme de 200 ou 300 000 francs, ils ont fait main basse sur quelques bijoux qu'ils ont revendus pour 25 francs à des bijoutiers de la région. BREST.



**DÉRAILLEMENT TRAGIQUE.** — Sur une ligne en construction entre Concarneau et Pontaven, un train de ballast, composé de deux wagons ramenant une quinzaine d'ouvriers, a déraillé et a été précipité à la mer. 14 ouvriers ont été sauvés, mais le quinzième, Etienne Janes, âgé de 47 ans et père de famille, n'a pu être trouvé. CONCARNEAU.



**UN SOHAT AU 97<sup>e</sup> D'INFANTERIE.** — Un soldat nommé Roussel, retour de permission, ayant trouvé son amie, Antoinette Thibault, en compagnie d'un individu, tira sur elle un coup de revolver qui l'atteignit au cou. Croquant l'avoir tuée le malheureux troupier se fit sauter la cervelle. La fille Thibault est morte peu après. SAINT-MALO.



**POUR DÉFENDRE SA MÈRE ELLE ÉTRANGLE SON ONCLE.** — Au cours d'une violente discussion entre Mme Flambar et son frère, M. Simeon Duchesne, celui-ci s'étant saisi d'une fourche à cinq dents se disposait à l'en frapper lorsque la fille de la maison, Eugénie, voyant sa mère en danger, se glissa derrière son oncle et, lui saisissant un pan de son cache-nez, le renversa et l'étrangla littéralement. Le parquet de Valognes est venu sur les lieux. MANCHE.

# LES BRISEURS DE CHAINES

Grand roman dramatique (suite) \*

PAR JULES MARY

III

LA SÉDUCTION (suite).

Henriette, surprise, entrevoyant peut-être la vérité, s'informait :  
— Qu'a-t-elle donc ? Je ne l'ai jamais vue ainsi...

Mais le jour suivant Diane avait repris tout son sang-froid. Elle s'excusa, un malaise passager. Henriette la crut. Claude venait de lui apporter des bijoux. Jamais, depuis qu'elle était sa maîtresse, elle n'avait voulu en accepter. Des bagues, des pendants d'oreilles, un collier de perles, une aigrette en diamants. Diane voyait, touchait, admirait ces choses. Elle s'en parait. La tentation de la veille revenait, dans une auréole rouge... Elle passa derrière le canapé... Elles étaient seules... Elle appuya les mains sur les épaules d'Henriette, se pencha comme pour mieux regarder et lentement les mains se rapprochèrent du cou nu dont les mouvements gracieux et frêles semblaient défier et provoquer le crime.

Dans la chambre voisine, la voix chevrotante de Blanche-et-Rose se fit entendre :

A travers la serrure,  
Friponne, je te vois...  
Ouvre, je t'en conjure,  
Lubin est tout à toi.  
Trop souvent au bocage  
Tu déçus mon projet...  
De ton joli corsage,  
Romps enfin le laçot...

Diane se recula. Elle avait des yeux de meurtre.

Le soir du mariage elle eut une crise de nerfs, poussant des cris, se raidissant.

— Ah ! je la hais ! Toute ma vie contre la sienne... toute... toute !

Cœurderoy resta auprès d'elle, craignant une tentative folle, en cette exaltation. Puis l'abattement suivit. Elle pleura. Alors Cœurderoy lui dit, avec un mauvais sourire :

— Ne te déssole pas, fillette... la voilà mariée, soit... mais il y a le divorce... Elle tressaillit, le visage empourpré.

— Tranquille, il ajoutait :

— J'ai promis de t'aider... Dors en paix... Tu seras sa femme...

A des milliers de lieues de la rue Sainte-Anne, de ce mariage — de cet amour pur et de cette haine près d'éclater en représailles atroces — sous le soleil torride de la Guyane, vieillies, courbés, trois forçats, dont le cœur était resté jeune, rêvaient à leur évasion prochaine...

\* Voir le n° 5 de l'Œil de la Police.

IV

LES BRISEURS DE CHAINES.

La première tentative, à l'île de Ré, avait attiré l'attention sur les trois jeunes gens. Ils étaient signalés comme dangereux. La précaution élémentaire que l'on prit contre eux lorsqu'on les débarqua, fut de les séparer. Rodolphe fut conduit à l'île Royale et les deux autres à l'île Saint-Joseph, tous trois en cellules, après qu'on eut fouillé leurs effets minutieusement.

À Saint-Joseph ou à l'île Royale, les cellules sont les mêmes : ce sont des réduits obscurs où l'on étouffe et qui prennent jour par des trous grillagés devant lesquels est un tambour en bois recouvert de toile et percé de trous. Quatre planches surélevées de cinquante centimètres sont scellées au mur, les pieds dans le bitume, c'est l'ameublement. Le soir, un gardien passe et fixe un des pieds du forçat sur une barre de fer avec une manille, l'immobilisant ainsi jusqu'au lendemain.

Rodolphe, loin de ses amis, fut d'abord le plus malheureux.

Jean et Henri le furent bientôt autant que lui, car on ne les garda pas longtemps ensemble.

Henri resta à Saint-Joseph, pendant que Jean était envoyé à Cayenne.

Cette dispersion de ces trois cerveaux et de ces trois énergies était le plus sûr moyen d'empêcher pour toujours une évasion simultanée, celle, justement, qui avait le plus de chances d'aboutir, les évasions isolées étant extrêmement rares.

Ils se crurent vraiment à jamais perdus. Un découragement profond s'empara d'eux, pour faire place, presque aussitôt, à l'invincible espérance... Ils l'avaient promis à Henriette. Ils y mettraient dix ans peut-être, mais ils s'évaderaient.

Et ils s'abandonnèrent, en apparence résignés, à la dure vie qui commençait.

Devant les brutalités et les outrages, devant les injustices, ils ne se révoltèrent jamais, sachant bien qu'ils auraient toujours tort. Ils étaient doux. Ils eurent des amis dans cette tourbe ignoble, des amis qui les mirent en garde tout de suite contre tous les dangers au milieu desquels la vie se passe au bagne : dangers de dénonciations qui viennent de partout. Ils apprirent ainsi à ne se confier à personne.

Rodolphe resta huit jours en cellule, puis un beau matin on l'emmena à la corvée des réclusionnaires et il alla charger des pierres, des briques et du sable dans les chariots qu'on traînait ensuite à bras, en s'attendant à la corde. Il

fut malade dès le premier jour, mais il se raidit contre la fièvre, contre la fatigue. Cela dura un mois. Puis, tous trois, car ils subissaient ensemble le contre-coup des mêmes défiances, ils firent enfin partie de la corvée ordinaire, mais furent placés dans les cases en pierres, réservées aux forçats plus particulièrement surveillés. La corvée bâtissait une jetée au nord de l'île, en face de l'île du Diable inhabitée à cette époque et que le procès Dreyfus devait rendre fameuse quelques années plus tard.

De Cayenne, de l'île Royale, de l'île Saint-Joseph, tendus vers une idée fixe, opiniâtement, les Trois, au bout de six mois de séjour, finirent par s'entendre, par correspondre en secret, par l'intermédiaire des corvées volantes qui passaient d'une île à l'autre tous les matins et revenaient le soir. De Cayenne, ils eurent des nouvelles. Cinq ou six lignes écrites sur des feuilles d'arbres, sur des écorces, des phrases écrites lettre par lettre, avec du chanvre tiré de bouts de cordes, avec de la mie de pain mouillé dans l'eau de mer, séchée ensuite, toutes les imaginations, toutes les ruses, toutes les audaces. Et ce furent d'admirables choses, car ils s'encourageaient mutuellement au travail, à la paix, à la soumission, par repentir d'abord et ensuite parce que la confiance qu'ils voulaient inspirer était la seule chance de salut qui leur restât. Au bout de deux ou trois ans, ils pouvaient passer dans la seconde catégorie des forçats, et pendant ces deux ou trois années, s'ils n'encouraient pas de punitions, alors, peut-être les réunirait-on ! Peut-être consentirait-on à les laisser vivre non loin l'un de l'autre. Cela, c'était presque la vie heureuse au milieu de l'abjection.

Etre réunis, leur rêve... Car être réunis, c'était l'évasion...

Parfois, quand un des trois faiblissait sous la fatigue, sous la vieillesse précoce qui de ces jeunes gens faisait des corps émaciés avant l'âge, quand un des trois devinait des larmes trop amères, l'idée de suicide, pour en finir, une lettre parlait, confiée au dévouement discret d'un forçat et dans cette lettre une phrase, une seule, toujours la même, évoquait le passé en montrant l'avenir :

— Valerand nous a dit : « Si vous avez des remords un jour, n'oubliez pas ma fille. »

Cela suffisait pour les tirer victorieux des plus épouvantables crises de désespoir que des hommes eussent jamais traversées. Il se reprenaient à la vie et leurs cerveaux continuaient de travailler à l'enfantement de l'évasion possible.

Trois ans, quatre ans se passent. Pas une révolte. Autour d'eux on ne se

FEUILLETON DE L'Œil de la Police (6).

## LEQUEL DES TROIS ?

Grand Roman policier inédit

par A.-K. GREEN

CHAPITRE VII

La lettre (suite).

— Assurément. Personne d'autre ne sait écrire à la machine.

— Dans ce cas, répondit doucement M. Rollin, nous n'avons pas à chercher plus loin une preuve de l'état de santé de M. Hardy à l'heure où ces lignes furent tracées. Je doute que vous-même, mademoiselle, vous ayez jamais manié la machine d'une main plus sûre. Mais pourquoi cette feuille a-t-elle été ainsi mutilée. Voyez, il manque au moins une partie de l'écriture.

Une exclamation étouffée, moitié sanglot, moitié soupir s'échappa du gosier contracté de la jeune fille.

— Quelqu'un de vous veut-il lire ce qu'il y a d'écrit ? demanda le policier s'adressant aux fils Hardy.

\* Voir le n° 5 de l'Œil de la Police.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

Lionel s'avança et voici la lettre sur laquelle tomba son regard :

Paris, le 17 octobre 1889  
Monsieur Jacques Tisserand,  
Bordeaux.  
15 bis, rue Saint-Marc,

Monsieur,

En réponse à votre honore du 15 courant se rapportant à l'émission de cent mille actions à 100 francs l'une de la Société des Mines de Vallombrosa, j'ai l'honneur de vous prier de me transmettre au plus tôt les documents suivants au

— Il s'agit, dit Lionel, d'une affaire de mines au Brésil. Si vous pensez qu'il y ait intérêt à savoir ce que disait mon père, je vais vous lire ce qu'il écrivait.

— Le seul intérêt que présente cette lettre, fit le policier, c'est qu'elle prouve à n'en pas douter que votre père avait bien l'usage de toutes ses facultés à un moment précédant de peu la crise subite qui le terrassa vers dix heures. Ce qu'il y a de mystérieux c'est que l'on n'ait pas retrouvé la partie de lettre ainsi arrachée.

Il reprit, avant qu'aucun de nous n'eût pu répondre un mot.

— Je sais bien qu'un fragment de papier identique à celui-ci, contenu dans une enveloppe fermée, a été remis tout à l'heure à Mlle Saugy. C'est ce fragment que je tiens à la main. Il est plus que probable qu'il provient de cette même feuille, comme le prouve

ce bord droit. Mais le côté arraché ne correspond pas à la déchirure par laquelle se termine la feuille contenue dans la machine. Il manque donc un morceau d'une largeur de quelque cinq centimètres. Où se trouve ce morceau ? Pas dans le cabinet d'où nous avons apporté la machine, ni sur la personne de M. Hardy. Nous nous en sommes assurés.

Silence complet.

— Cette disparition doit pouvoir s'expliquer, poursuivit le policier d'une voix débonnaire. C'est un point auquel la police attache une grande importance. Si aucune des personnes présentes ne peut, comme je l'espérais, nous remettre ce papier, nous allons être obligés de nous livrer à des recherches actives...

— Des recherches ! interrompit une voix indignée, celle de Lionel. Qui voulez-vous qui l'ait pris ?

— J'en suis au regret, répliqua Rollin avec une douceur assez rare chez ses congénères. On ne devrait pas nous obliger à en venir là. Toujours point de réponse.

Enfin, Lionel éleva de nouveau la voix :

— Puisque vous le jugez indispensable, faites donc le nécessaire pour retrouver ce papier. George, Alfred, acceptons la situation de bonne grâce. Nous n'avons rien à gagner à contrarier les efforts de la police.

Un double juron, à peine étouffé, lui répondit. Ses frères étaient d'une nature plus

fougueuse, moins concentrée que la sienne. Cependant ils ne firent pas autrement d'opposition.

Le policier lança un coup d'œil significatif à son jeune collègue Doucet qui se trouvait toujours à mes côtés.

Ce dernier se tourna vers moi et me dit tout bas :

— Il paraît que cette tâche m'est dévolue : je ne connais pas du tout les étages. Vous avez été la haut ?

Qui avait bien pu le lui dire ? Le docteur Bressant ? C'était possible. Ces fins matois savent s'insinuer dans les bonnes grâces de gens beaucoup plus prudents que l'aimable docteur.

— J'ai traversé les salons, fis-je d'une voix peu encourageante. Mais je ne vois guère en quoi je puis vous être utile.

— La maison a quatre étages, comme toutes les maisons de la rue.

— Oui, c'est une maison à quatre étages.

Il se frottait les mains lentement, d'un air gauche. Toute son attitude, d'ailleurs, avait quelque chose de gauche. Il traversa lentement le vestibule. Arrivé à la porte de la bibliothèque, il se rangea pour laisser passer Mlle Saugy qui faisait mine de vouloir entrer dans cette pièce.

Comme la jeune fille passait devant lui, il murmura d'une voix contenue mais intelligible :

— Quatre étages. Voyons par où faut-il

départit point d'une rigoureuse surveillance; mais du moins, ils commencent à bénéficier de quelques douceurs. A plusieurs reprises, en profitant de la rencontre des corvées, on leur a permis de se parler... Depuis tant d'années, vivant à quelques kilomètres l'un de l'autre, ils ne s'étaient pas vus!

A leur première rencontre, ce fut navrant.

Ils ne se reconnaissaient pas. Ils fondirent en larmes.

L'entrevue, sous l'œil des gardiens, fut courte. Leur cœur était si plein que c'est à peine s'ils purent échanger quelques mots. Ils se contemplaient, mutuellement, avec une indicible compassion. Anémiés, sans forces, sans souffle, les traits creusés, d'une maigreur invraisemblable, ils semblaient des fantômes sortis de la tombe.

Mais, en se séparant, un murmure que les gardiens n'entendirent pas, résuma leur vie.

Espérance!  
Fleur languissante et pourtant vivace poussée sur ces ruines.

Alors qu'on allait leur donner enfin la suprême joie de vivre côte à côte, une tentative d'évasion d'Henri Devalaine faillit tout compromettre.

Lorsqu'on avait approprié l'île Saint-Joseph à sa nouvelle destination, de grands travaux y avaient été exécutés. Sur le haut plateau, à force de terrassements, le camp avait été établi. Le camp, c'est-à-dire l'ensemble des baraques dans lesquelles sont parqués les transportés, par escouades et par chambrées; les casernes des soldats et des surveillants; la gendarmerie; les logements du commandant particulier, des officiers, des agents divers, l'hôpital, l'église, les magasins de confection, les ateliers. Tout l'espace fut absorbé. Dans la partie inférieure de l'île, on installa un quai, un dépôt de charbon, des chantiers, des forges, des ateliers d'ajustage pour la réparation des bâtiments à vapeur. Et quand toute cette installation fut terminée, il ne resta plus de place pour le cimetière. Il eût même été difficile d'en creuser un, vu la mince épaisseur de terre qui recouvre la charpente ossueuse de l'île. Et la mortalité, aux îles du Salut, comme dans certains établissements insulaires de la côte, est effrayante. Dès lors, la mer devint le gigantesque cimetière des détenus.

Quand un forçat meurt, on le coud dans un linceul de toile alourdi par quelques pierres, on glisse le cadavre dans un cercueil qui sert pour tous, toujours le même. La cloche sonne; une embarcation part du môle et se rend à la pointe ouest de l'île où le cercueil est descendu par un sentier qui serpente au flanc de la montagne. Le canot embarque son chargement de mort et prend le large. Il s'arrête, on ouvre le cercueil, on laisse glisser le cadavre dans la mer; les requins s'en disputent les membres dans une horrible et sanglante mêlée. Et le canot revient au rivage, rapportant le cercueil vide, qui servira une autre fois. Tel est le cimetière des détenus.

Pour sortir de l'île, se confier aux vents, aux courants, il faut une embarcation. Et Henri avait songé à ce cercueil. Dans un roman célèbre de Dumas, on voit un

prisonnier prendre dans le sac lugubre qu'on va jeter à la mer du haut du château d'Ile la place du mort. Peut-être Henri se souvient-il de Monte-Cristo, mais il ne pouvait employer le même moyen. Il eût été déshonoré par les requins avant d'avoir pu sortir de son linceul. Mais il remarqua que l'on remisait la bière, sous un hangar libre, près de l'hôpital. Alors, lentement, durant des mois, il fit ses préparatifs. Le cercueil lui servirait de canot, et il s'enfuirait au hasard, ayant la chance d'être repris, mais ayant celle aussi d'atteindre un bateau étranger qui le recueillerait, sur le rivage de la Guyane anglaise ou de la Guyane hollandaise où il serait en sûreté et d'où, peut-être, il lui serait facile d'aider, à son tour, à l'évasion de ses deux amis.

Il fallait que tous les objets nécessaires à sa tentative fussent prêts d'avance de façon à ce que, le moment venu, il profitât du hasard, de l'occasion, pour s'en aller. Il avait tout d'abord fabriqué des perches qui devaient lui servir de mâts. Il les cacha sous des tas de cailloux. Il fit des voiles avec des morceaux de jupons de femmes reléguées. Elles devinèrent son projet mais gardèrent le secret. Il en était là de ses travaux mystérieux lorsqu'il crut remarquer, autour de lui, une surveillance plus attentive. La nuit, autour de la case où il couchait, on n'allumait plus les réverbères. Dans l'ombre, invisibles, des gardiens veillaient, prêts à faire feu, à la moindre apparence. La nuit, à chaque passage des rondes, on le réveillait, on le fit se lever. On secoua son lit. Pendant deux mois, il se tint tranquille.

Les gardiens crurent qu'ils s'étaient trompés.

Alors, Henri reprit son travail — travail lent, mille fois interrompu, accompli sous des centaines d'yeux dont il ne faisait pas se laisser voir — travail de ruse admirable, — d'obstination merveilleuse, de patience surhumaine, travail qui seul peut faire tenter et aboutir l'espoir de la liberté.

Avec de vieilles cordes ramassées le long du port, il fit de l'étoffe qu'il tordit en ballot et l'enfourna sur le rivage, là où il comptait amener le cercueil. L'étoffe devait lui servir à calfeutrer les jointures des planches de son étrange nacelle, pour l'empêcher de faire eau et de se submerger. Une planche, trouvée, sciée, devait lui servir de banc. Et il n'eut pas de peine à se façonner deux palettes en forme de pagayes indiennes qui lui permettraient de conduire tant bien que mal son bateau.

Tout était prêt. Henri n'attendait plus que l'occasion. Il n'avait pu prévenir Jean Montaubry, à Cayenne, qui est à neuf lieues marines de Saint-Joseph, mais il avait réussi à faire passer un mot à Rodolphe.

Rodolphe savait... Rodolphe tremblait...

Si cette tentative était découverte, c'en était fait à jamais de leur réunion, de leurs chances de salut, de la réparation future, de leurs rêves...

Une nuit, Henri réussit à sortir de sa case sans être aperçu. Il substitua dans son lit, sous sa couverture, une sorte de mannequin qui figurait assez bien, grâce

aux ténèbres, la forme d'un homme. Les rondes étaient moins attentives depuis quelque temps. Elles passeraient sans rien soupçonner. Il se coula jusqu'au hangar, trompant la surveillance des factionnaires, des gardiens et des forçats mouchards. Il s'empara du cercueil, tantôt le porta, tantôt le traîna, dans la sente rocheuse, jusqu'au rivage. Là, il le lança à la mer, après y avoir emmagasiné un peu de provisions et y avoir jeté mâts, pagayes, voiles et banc. Et il y entra à son tour. Les courants sont d'une rare violence aux bords des îles, mais ils le servaient puisqu'ils l'entraînaient loin de l'esclavage et il s'y abandonna.

Il avait deux chances de salut : être rencontré et recueilli par un navire autre qu'un navire français; aborder la Guyane anglaise où le droit d'asile, pour les forçats, était scrupuleusement observé; plus de cent cinquante lieues à parcourir!

Dans le cercueil qui se balançait et roulait sur la mer, il se hâta d'ajuster ses deux mâts, d'y attacher des voiles.

Il s'éloigne, croit s'éloigner. Mais il a compté sans l'instabilité de son étrange bateau, qui n'est pas navigable. Tout d'abord le courant l'a porté assez loin du rivage, et comme il fait très noir, la côte a disparu. Il est en pleines ténèbres, et les ténèbres vont le protéger, car il pourra passer sans être vu presque sous les feux de la goëlette qui croise en surveillance devant les îles. Le ciel est noir, chargé de nuages. La chaleur est lourde, suffocante. Un calme plat. Les voiles de jupons retombent flasques, le long des perches. Pas une brise ne les gonfle. Henri, le corps nu, car il a laissé ses vêtements de forçat sur son lit, autour du mannequin qui le représente, Henri, n'ayant qu'un lambeau de couverture autour des reins, s'épuise en efforts gigantesques. Depuis qu'ils sont au bain, les Trois ont appris à manier l'aviron comme des matelots, la pagaye comme des Indiens, ils savent nager comme des poissons. Ils se sont habitués à la mer.

Il s'éloigne, croit s'éloigner, dans les ténèbres si noires qu'on dirait qu'il s'enfonçait dans un abîme. Tout à coup un vent brûlant passe sur le front de l'évadé, tourbillonne, emporte l'embarcation, la fait virer, la bouscule, mais ne la retourne pas. En même temps, un éclair, un coup de tonnerre...

La tempête se déchaine. Tant mieux. Parmi les gardiens, dans les rondes nocturnes, chez les surveillants, chez les factionnaires, à l'abri dans les creux des roches, personne ne pensera que par cette tempête une évasion a pu être tentée.

Et les avirons font leur besogne vigoureuse, désespérée.

Henri a remis l'embarcation dans le droit chemin, pointant à l'ouest. Il s'éloigne. Il croit s'éloigner.

Pourtant, dans une fulgurante clarté, il vient d'apercevoir la côte... Et cela, très près... Voilà plus d'une heure, déjà, qu'il est parti et si cet éclair n'a pas trompé ses yeux, il n'a pas fait trois cents mètres.

Il attend un second éclair.

Rendement exact des cinq dernières années — Etat actuel des travaux — un de mes fils ma Rollin fit entendre un sifflement prolongé. Le visage de Doucet s'allongea visiblement.

— Faites voir, dit Alfred. Qu'est-ce qu'il y a de plus?

Puis après avoir lu les derniers mots il pâlit et s'écria : — Mais c'est affreux ! Il ne manquait plus que cela ?

La voix de M. Rollin s'éleva, toujours calme et bienveillante : — Je serai très reconnaissant à Mlle Saugy de bien vouloir nous dire comment il se fait qu'on ait trouvé ce troisième fragment dans une mansarde au quatrième étage.

La jeune fille, qui était la seule dont le visage n'exprimait aucune curiosité à l'égard des mots tracés sur ce papier, répondit à l'instant sans plus chercher de subterfuges : — C'est moi qui l'y ai porté. J'avais trouvé mon oncle gisant mort dans son cabinet de travail. Pensant... craignant qu'il n'eût été frappé pendant qu'il se servait de la machine à écrire, je m'approchai aussitôt de celle-ci et je parcourus des yeux la lettre qui s'y trouvait encore. Jugez de mon épouvante en lisant les paroles accusatrices par lesquelles cette lettre se termine ! George, Lionel, Alfred, poursuivit-elle d'une voix vibrante, en fixant tour à tour sur chacun d'eux un regard qui leur fit baisser les yeux, je ne sais pas lequel des trois a sur la conscience le



DE LA POLICE dans la Vendée le Bordelais et les Landes

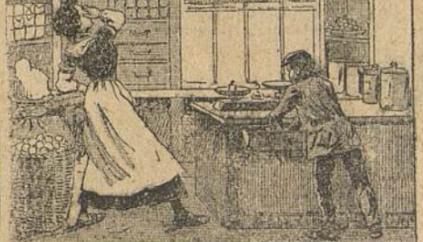
ASPHYXIÉS DANS UNE CUVE. — M. Henri Vignoboni, propriétaire à Brèves et son domestique Calvet, âgé de 17 ans ont été trouvés asphyxiés dans une cuve, au château de Bermond, où ils étaient occupés à retirer du marc de raisin pour la nourriture des bestiaux. En l'absence de son maître, le jeune homme ayant voulu descendre dans la cuve malgré les avertissements qu'il avait reçus à ce sujet succomba aussitôt à l'asphyxie. M. Vignoboni survenant voulut se précipiter à son secours, mais il ne tarda pas à son tour à succomber aux émanations délétères.

GAILLAC.



CINQ OUVRIERS BRULÉS. — A Tartas (Landes), plusieurs ouvriers se trouvant devant les fourneaux d'un générateur ont été affreusement brûlés par un retour de flammes. Cinq d'entre eux sont dans un état très grave. Ce sont les nommés Porjusaux, Lolom, Laporte, Roquel et Choquet; un sixième, M. Lesbats, a eu en outre le crâne fracturé par la chute d'une porte.

LANDES.



PRÉCOCE MALFAITEUR. — Un gamin de 12 ans, Romain Clero dit « Curé », après avoir jeté une poignée de chaux vive à la figure d'une dame Hervé, fruitière, est entré dans sa boutique pour dévaliser son tiroir-caisse qui fortuitement ne contenait rien. Procès-verbal a été dressé.

CHANTENAY.



DRAME A LA CASERNE. — Deux soldats en état d'ivresse, les nommés Elizeau et Caraze, faisaient un tel scandale à l'entrée de la caserne que le poste arriva. Furieux les deux troupiers frappèrent les hommes de garde et les agents de police accourus. Le poste dut faire usage de ses armes et les deux agresseurs ont été blessés, Elizeau d'une balle de revolver à l'aîne, et Caraze d'un coup de crosse sur le crâne.

LA ROCHELLE.

commencer, par le premier ou par les mandsardes. Ah ! fit-il tout à coup en souriant, je crois que j'y suis. Et il se dirigea rapidement vers l'escalier.

Au mot de mandsardes, Geneviève n'avait pu retenir un tressaillement.

A tort ou à raison, il était clair que les représentants de la justice entendaient faire vite et bien. D'un regard sévère Rollin nous retint tous dans le hall, pendant que le jeune policier s'engageait d'un pas lesté dans l'escalier. Seul, Lionel obtint la permission de l'accompagner, de crainte qu'en le voyant pénétrer dans sa chambre, la petite Claire ne fût prise de peur.

Au regard inquiet dont Geneviève suivit les deux hommes, je compris que cette démarche ne laissait pas de lui causer une certaine inquiétude.

Tous avaient d'ailleurs l'air contraint, à l'exception du docteur Bressant qui parlait avec animation à Rollin. Ça et là un lambeau de phrase parvenait jusqu'à moi.

— ... Avait une horreur instinctive des poisons... ne prenait jamais aucun médicament sans me consulter... tous les symptômes... pas admettre un seul instant qu'il se soit empoisonné lui-même.

Cependant Geneviève, dont je ne pouvais détacher mes yeux, car de plus en plus je m'intéressais à elle, semblait se préparer à subir une nouvelle épreuve au retour du jeune policier. Ce fut même pour moi une

pénible surprise, lorsque le pas de celui-ci retentit dans l'escalier, que de lui voir porter la main à son corsage. On eût dit que le papier fatal se trouvait caché là plutôt que dans les mandsardes.

Je m'approchai de la jeune fille et malgré les mauvais regards que me lançaient George et Alfred j'entamai avec elle une courte conversation, cherchant à soutenir son courage en lui témoignant toute la sympathie qu'elle m'inspirait.

Bientôt nous vîmes paraître Doucet. Il tenait à la main un long fragment de papier — Il l'a trouvé ! murmura Geneviève d'une voix défaillante.

Le policier Rollin prit le papier que lui tendait son jeune collègue. Il le raccorda avec le fragment qu'il avait conservé, puis avec le bord déchiré de la feuille incomplète trouvée dans la machine.

Ensemble les deux hommes se penchèrent sur le document ainsi reconstitué, lequel présentait maintenant l'aspect suivant :

Paris, le 17 octobre 1889.  
Monsieur Jacques Tisserand,  
15 bis, rue Saint-Marc,  
Bordeaux.

Monsieur,  
En réponse à votre honorée du 15 courant se rapportant à l'émission de cent mille actions à 100 francs l'une de la Société des Mines de Vallombrosa, j'ai l'honneur de vous prier de me transmettre au plus tôt les renseignements suivants au sujet de cette affaire.

DE LA POLICE DANS LE MIDI

ENSEVELIS VIVANTS. — Au cours de la nuit, une maison du village de Brie s'est écroulée ensevelissant sous les décombres MM. Rouziès père et fils qui habitaient. Le père a été fortement contusionné et le fils tué sur le coup.



ÉCRASÉE EN GARDANT SES CHEVRES. — Une pauvre vieille pastoure, âgée de 65 ans, qui gardait ses chevres près d'une voie de service de la carrière de Mélon ayant voulu empêcher une de ses bêtes de traverser la voie a été tamponnée et écrasée par une rame de wagons en manœuvre.

TUÉ D'UN COUP DE FUSIL PAR UNE FEMME. — Un habitant de Vals, M. Deschandolle, dit Macianne, vient d'être tué d'un coup de fusil dans des conditions mystérieuses. On croit à une vengeance de femme.



REPASSEUSE BRÛLÉE VIVE. — Mlle Rose Aveyrous, 32 ans, repasseuse, vaquait à ses occupations tenant à la main une lampe à pétrole allumée, lorsque faisant un faux pas elle tomba sur un tas de linge. La lampe projetée à terre se brisa et mit le feu autour de la pauvre femme qui fut aussitôt la proie des flammes et entièrement carbonisée.



PILOTE NOYÉ. — M. Théophile Malet, étant de quart la nuit sur le bateau de M. Henry, armateur, qui naviguait sur l'étang de Marseillan, est tombé à l'eau et s'est noyé. On suppose qu'à la suite d'un brusque coup de vent, la voile a dû le jeter par-dessus le bord.

IDYLLE TRAGIQUE. — Le fils d'un riche commerçant de Montpellier, Jean R..., un jeune adolescent, s'est tiré deux balles de revolver dans la tête à la suite de la plus charmante des idylles que ses parents ont eue de leur devoir de désapprouver.

Il n'en vient pas. On dirait maintenant que tout s'accorde pour augmenter encore l'épaisseur des ténèbres.

Mais le vent redouble. Les flots se soulèvent, se jouant avec un plaisir furieux, de cette coque de noix, de cette chose sinistre, destinée aux morts, et qui semble vraiment conduire à la mort.

Rejetée, misérable, du haut d'une vague dans les profondeurs, relancée des profondeurs jusqu'aux cimes, roulée dans des vallées profondes, retournée, submergée, la tombe des forçats morts revenait sans cesse à la surface, rejointe à la nage par le prisonnier; les petits mâts n'existaient plus; un coup de vent les avait emportés; les pagayes avaient disparu; Henri se jeta au fond du cercueil, décloua le banc et s'en servit comme d'aviron. L'embarcation roule sans cesse sur elle-même. Avance-t-elle enfin? Il croit s'éloigner. S'éloigne-t-il? Ah! comme il voudrait un nouvel éclair! Où est-il? Où l'a rejeté cette tempête? S'il est en pleine mer, hors de vue quand viendra le jour, du moins, il échappe au baigne — pour retomber dans la mort peut-être, mais qu'est-ce que la mort pour un forçat? La délivrance...

Il voudrait voir... De la lumière! De la lumière!

Non. Ces ténèbres sont vraiment affreuses, pèsent sur lui comme l'insupportable fardeau d'un gigantesque manteau de plomb. Il les écarte de la main, parfois, dans un geste machinal, ainsi qu'une chose pondérable et tangible. La tempête ne cesse pas. Les vagues sont pareilles à des montagnes. Et détail horrible! parfois, dans une accalmie, lorsque le cercueil retrouve l'immobilité, pour quelques secondes, entre deux poussées de vagues, Henri surprend, le long des bords, des frôlements, des secousses bizarres... Des corps s'agitent autour de lui, le dépassent, reviennent en arrière, se jouent de cette coquille avec des caresses de monstres... Ce sont des requins flairant une proie...

Henri a deviné. Il est brave. Mais un frisson le glace, le paralyse! Mourir de cette mort!

Depuis combien de temps est-il parti? Depuis sept ou huit heures? Ou depuis une heure seulement? Il ne sait pas. La nuit est-elle près de finir? Sous ces latitudes, il n'y a pas de crépuscule. L'aube douce des pays tempérés avec son éveil d'oiseaux babillards, n'existe pas. La lumière éclate, brusque. Et là-bas, au baigne, tout de suite, l'appel des forçats. L'évasion connue. L'alarme donnée. L'île en rumeur. Le télégraphe qui marche. Tout ce monde soudain remué pendant un jour par cette fourmi qui court vers la liberté. La goélette s'avance vers la pleine mer, en quête de l'épave qui emporte l'évadé misérable. Les canots sillonnent les abords des îles parcourant les criques, les anses, les creux des récifs, afin de s'assurer qu'un coin perdu ne lui a pas donné asile pendant la chaleur torride qui brûle. Et sur les rochers, à tous leurs postes, les gardiens avec le revolver, les soldats avec leur Lebel, chercheront partout, à l'horizon des flots, cible humaine, le point sombre sur la mer glauque, où ils vise-

ront, où ils tueront, faisant ainsi Devalaine libre, dans la mort...

Quelle heure est-il? Impossible de le savoir... Si la lune se levait, il se rendrait compte. Mais ces ténèbres, ces ténèbres!... Le frisson d'épouvante a passé... Un requin frôle le cercueil... Il n'y prend plus garde... Pas de fatigue... L'esprit tendu vers l'espace à conquérir, vers l'espace peut-être conquis déjà, et qui le mettra à l'abri des recherches, à l'abri des poursuites... Toutes ses aspirations se portent vers la mer immense où n'apparaîtra même plus l'horizon gris du continent américain, sous le ciel infini, sous le ciel de feu, sous le ciel barbare et qu'il fuira pourtant...

Elle ne finira donc jamais, cette tempête? Il a réussi à vider le cercueil de toute l'eau qu'il contient, en se servant de ses mains, de la planche... Il vogue, bousculé, virant, s'enfonçant, se relevant... Où est-il? Il ne sait plus... Dans une pareille nuit... La foudre ne gronde plus... Pas d'éclairs... c'est une tourmente, plutôt qu'une tempête... Et la voilà qui s'apaise, en quelques minutes, aussi vite qu'elle est venue... Pas de vent... Les vagues tombent... La mer est une nappe huileuse et lourde... Pas d'air... On respire du feu... Tout à coup, dans les nuages noirs, une éclaircie... Du bleu apparaît... s'agrandit... Des étoiles y brillent...

Henri s'agenouille dans le cercueil, les yeux vers le ciel... Il attend un peu de clarté. Il attend que les nuages dégagent la lune... Enfin, il va sortir de cette tombe... Est-il loin de la côte?... A quelle distance?... Est-il sauvé?... Est-il perdu?... Morceau par morceau, la voûte des nuages se disloque...

Et tout à coup le disque de la lune apparaît, dominant ce monde...

Devant l'évadé, l'espace calme de la mer à l'infini...

Il se retourne et il laisse échapper un cri sourd... un cri lamentable d'angoisse, de détresse, de désespoir, de reproche au ciel... Là, à quelques encablures, la côte... La lune éclaire, ironique, de sa douce et impitoyable lumière, les montagnes de l'île, les établissements du pénitencier, les cases, les casernes, les ateliers, les magasins, les palmiers, les cocotiers et, dominant cela, l'église... Tous ces efforts surhumains, ces dangers effroyables, cette nuit de cauchemars, tout avait abouti à l'éloigner du baigne peut-être, à l'en rapprocher ensuite...

Autour de lui, quelques sillages, et parfois l'apparition d'un long corps gris au-dessus de l'océan d'huile indiquaient que les requins n'avaient pas l'aché leur proie... Dans leur instinct obstiné et féroce, ils suivaient cette flottante épave dans laquelle un homme vivait...

Et l'homme eut envie d'en finir et de se jeter aux requins... En une seconde, pas plus, c'eût été la mort...

A la position de la lune s'infléchissant dans le ciel, Henri jugea que le jour était proche. Alors, on le verrait. Il était perdu. Et sans utilité pour les autres aurait été sa tentative. Il les perdait avec lui sûrement...

Mais sa mort, aussi, les perdait? Pour les sauver, pour que rien ne fût

connu de cette évasion, pour qu'aucun soupçon ne vint faire redoubler autour des Trois la surveillance déjà si sévère, pour que surtout, leur réunion ne fût point rendue impossible, ce qu'il fallait — c'était non pas mourir d'une mort qui n'eût été qu'une lâcheté, c'était rentrer au baigne, sans être vu, reprendre dans la case de pierres son lit de forçat... reprendre sa vie dure... mais où l'espérance luirait encore.

Et sans souci des requins, abandonnant le cercueil, il se lança à la mer...

Une demi-heure après, épuisé, demimort, mais sans blessures, complètement nu, il abordait... Il reprit le sentier le long de la côte. La lune avait disparu. Il ne restait que quelques minutes de nuit. Il fut heureux, évita mouchards, surveillants et factionnaires. Aux approches du jour, la garde est moins sévère. On ne craint plus les évasions. Il se glissa dans la case, sur la planche de son lit, se vêtit rapidement et là, s'endormit d'un sommeil de plomb...

Au réveil, il était debout. Et quand le gardien-chef appela son numéro, il répondit, brisé le corps anéanti, et cependant la voix ferme : — Présent...

Il faisait partie d'une corvée qui descendait au rivage... par le flanc de la côte...

En bas, à quelques centaines de mètres, flottait, au gré du courant, une épave singulière... le cercueil...

Une embarcation se détacha de la rive, l'accosta, le remorqua...

Tout autour se trouvaient encore des requins...

Pendant huit jours, on essaya de trouver le coupable...

On soupçonna un moment Devalaine; on ne découvrit rien...

Deux mois après, les Trois étaient réunis à l'île Royale et se concertaient en vue d'une évasion possible...

C'était le jour du mariage d'Henriette, d'Henriette heureuse. C'était au lendemain du jour où Diane, avec des yeux meurtris, voyant rouge, avait frôlé de ses deux mains le cou frêle de la jeune femme, prête à la haine et prête au crime.

C'était le jour où Courderoy, pour la consoler du mariage de Claude Morland, disait à sa fille :

— Dors en paix... tu seras sa femme ! (Lire la suite au prochain numéro.)

ECHOS DE PARTOUT

APACHES ROSSÉS PAR UN QUARTIER-MAÎTRE. — Le quartier-maître Perlat s'était endormi sur un banc vers une heure du matin, au cours d'Alot, lorsque, réveillé en sursaut, il aperçut deux malandrins occupés à vider ses poches avec délectation. Perlat ne fut pas long à se réveiller et, comme il est taillé en hercule, il se mit à rire et tomba à bras raccourcis sur les coupe-jarrets qui, sortant leurs couteaux, se mirent sur la défensive.

Le quartier-maître, les saisissant tous les deux par les épaules, les cogna rudement tête contre tête jusqu'à ce que le sang gicla. Les malandrins, matés, demandèrent grâce, mais le marin continua son jeu terrible jusqu'à ce que les deux adresseurs tombassent sans connaissance.

DIVORCÉ IL TUE SA PREMIÈRE FEMME. — Le sieur Pontet, qui a déjà subi deux condamnations, vient de tuer d'un coup de fusil sa première femme d'avec qui il avait divorcé. Celle-ci, Mme Honorine Marchandin, 27 ans, habitant à Tournaï, dans le canton de Castillon, s'était occupée à pumer une volaille lorsque son ex-mari s'avantant dans l'obscurité tira sur elle à travers une pc te vitrée. Le sieur Pontet a été arrêté. DORDOGNE.

les autres! Pour qui nous prenez-vous que vous vous laissiez influencer ainsi contre vos propres cousins par une phrase incohérente à la fin d'une lettre commencent de sang-froid, mais terminée dans les affaires de la mort? Il m'en faudrait davantage, Geneviève, pour susciter en moi un soupçon à votre égard. Mlle Saugey, plus calme maintenant, porta derechef la main à son corsage. Lentement elle en tira une lettre, geste qui parut porter à son comble l'agitation des trois frères. — Voici, dit-elle, ce qui explique mon attitude. Vous m'avez accueillie dans cette maison comme une sœur et vous seriez certainement en droit de m'en vouloir si ce papier n'existait pas. Vous vous plaignez, Alfred, que les quelques derniers mots tracés par votre père soient incohérents et obscurs. Direz-vous également que cette lettre, écrite il y a quatre mois, n'est pas claire et précise?

— Monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers Rollin, il y a un mois mon oncle était malade. Ce n'était pas une maladie grave, mais les remèdes prescrits — le docteur Pressant vous le dira comme moi — étaient de ceux qui sont dangereux lorsqu'on les administre à forte dose. Tout le monde le savait dans la maison. Un soir... mon Dieu, comment dire cela? mon oncle eut lieu de croire qu'on avait touché au verre qui contenait sa potion. C'est alors qu'il écrivit cette lettre, en me chargeant de la remettre à qui de droit au cas où il... où il... Ah! je n'ai pas besoin

d'insister, vous me comprenez tous! Seulement, comme cette lettre est adressée à mes trois cousins, conjointement, voulez-vous leur permettre, monsieur, de la lire sans témoins? Faites-leur jurer de la respecter, de la remettre intacte entre vos mains une fois qu'ils l'auront lue. C'est la seule faveur que je sollicite pour eux, que je vous supplie à genoux de leur accorder. Pensez à ce que j'ai souffert, en voyant les efforts faits par moi pour leur épargner cette souffrance tourner à notre confusion à tous.

Une fois de plus, je crus qu'elle allait perdre connaissance. Cependant, elle fit un grand effort, et tendit la lettre à l'agent Rollin. Celui-ci, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur l'adresse, la remit à Lionel, comme étant celui des trois qui avait le moins perdu son sang-froid au milieu de toutes ces émotions. — Dieu me garde de vouloir refuser aux fils le privilège d'être les premiers à lire la dernière lettre que leur ait adressée leur père. Il leur permit même de passer, pour la lire, dans la chambre voisine. Mais il se garda bien de laisser fermer la porte, par l'entrebâillement de laquelle il pouvait suivre tous leurs mouvements.

— Vous voyez bien que j'avais besoin d'un ami, murmura Geneviève en se retournant vers moi.

Je lui lançai un regard plein de commisération. Jamais jeune fille se trouva-t-elle dans une position plus cruelle? Deux des jeunes

gens, sinon tous les trois, contre lesquels elle s'était vue forcée de lancer cette accusation terrible, l'aimaient d'amour. Alfred avec une ardeur qu'il ne pouvait modérer, George d'une façon plus contenue peut-être, mais tout aussi sincère et profonde.

— Vous auriez pu ne pas remettre cette lettre, hasardai-je.

Le coup d'œil pur et étonné qu'elle m'adressa me remplit de confusion.

— C'est peut-être la dernière fois que je les vois réunis. Et mon oncle m'a bien recommandé de leur faire lire la lettre ensemble.

Sur ces entrefaites Rollin s'avança pour questionner de nouveau la jeune fille. Voici les renseignements qu'il en obtint.

Elle ne savait pas ce que contenait la lettre. Son oncle l'avait écrite, alors qu'il gardait encore le lit, à la suite d'un incident dont il était question dans la lettre elle-même, lettre que je ferai aussi bien de reproduire ici en entier. Le lecteur comprendra que je n'en connus que beaucoup plus tard le contenu :

George, Lionel, et Alfred :

Je n'ai peut-être pas toujours été pour vous un bon père, mais du moins je me suis toujours montré juste à votre égard.

Tous trois, depuis que vous êtes des hommes m'avez souvent donné sujet de me plaindre de vous. Néanmoins je ne me suis jamais montré dur; jamais je ne vous ai rien refusé par pur caprice, ni par le désir égoïste de m'éviter de la peine.

Et pourtant aux yeux de l'un de vous trois

ma vie a si peu de prix qu'il est prêt à avoir recours au crime pour se débarrasser de moi. Cela ne vous paraît-il pas monstrueux, oh mes fils, élevés par l'admirable femme que fut votre mère, d'avoir à penser que l'un de vous a songé à devenir parricide, à même donné à son coupable projet un commencement d'exécution?

Personnellement j'en suis navré, et chez deux d'entre vous cette pensée doit éveiller une horreur qui est la seule consolation qui me reste dans mon malheur.

Rien ne me fera croire, en effet, que cet acte criminel dont je vais parler ait pu être concerté par vous tous en commun. Il est un coupable parmi vous, mais il n'en est qu'un et de crainte qu'aux deux autres cette accusation ne paraisse chimérique, insensée, enfantée par la fièvre ou un cauchemar je vais relater ici ce qui s'est passé la nuit dernière dans cette chambre même, ce que j'ai raconté à Geneviève lorsqu'elle m'a demandé ce matin pourquoi j'étais si peu disposé à vous voir avant que vous n'alliez vaquer à vos plaisirs journaliers.

Je somnolais. La lampe, que je n'ai jamais laissée éteindre dans ma chambre depuis que je suis malade, projetait de grandes ombres au plafond et sur les murs. Ces ombres je les sentais à travers mon demi-sommeil, comme aussi le reflet, de la lumière du bec de gaz du palier, sur le panneau vitré au-dessus de ma porte. Cette lumière semble me tenir compagnie pendant mes longues nuits d'insomnie. Cela vous paraîtra peut-être enfantin, mais c'est elle qui m'a permis de refuser avec autant de facilité l'offre que vous m'avez faite si souvent de me veiller à tour de rôle.

(Lire la suite au prochain numéro.) (Traduit par J. Heywood.)

Règlement général pour tous les Concours de L'Œil de la Police

depuis de longues années, simple ouvrier d'art, alors qu'il avait peut-être eu des rêves plus élevés.

Lui aussi, en examinant la pièce, fut du même avis que son patron : ce n'était pas là le collier qu'on lui avait donné à réparer.

Mais, demanda l'actrice, vous avez eu ce bijou pendant pas mal de temps dans vos ateliers, Monsieur Dumoulin, un de vos ouvriers n'aurait-il pu en prendre le modèle et le copier, en en faisant une réplique en perles fausses ?

Un tel soupçon flétrissant sa maison était plus que ne pouvait supporter le joaillier. Il allait répondre, quand Morissot s'adressant à l'actrice, lui dit :

— Madame, ceci est impossible car à l'atelier, je renferme moi-même, le soir en parlant, dans une petite boîte à serrure de sûreté, les objets que l'on me confie, et je n'ouvre celle-ci que le lendemain matin en me remettant au travail ; il en est de même aux heures de repos, et la clé que voici ne me quitte jamais.

— Ecoutez, madame, fit Dumoulin, après avoir réfléchi quelques instants, il est incontestable que vous êtes la victime d'un adroit voleur et d'un habile contrefacteur. Je le déplore pour vous et vous conseille vivement de porter plainte contre un inconnu. La police dispose de fins limiers qui, sans nul doute, sauront découvrir la clé de ce mystère. Mais, comme d'autre part, ma maison a toujours été et doit rester au-dessus de tout soupçon, je vous offre de déposer le montant du prix du collier, soit 150.000 francs, dans une maison de banque. Si, dans un an, le véritable bijou n'est pas retrouvé, cette somme vous appartiendra en toute propriété, et vous dédommagera de votre perte. En outre, je vous promets de tout faire au monde pour faciliter les recherches, car cette affaire m'est tout autant à cœur qu'à vous, croyez-le bien.

Cette proposition spontanée dénotait si bien la bonne foi du joaillier, qu'Yvonne Baron ne pouvait la décliner, et quelques jours après une enquête fut ouverte sur la plainte déposée par l'actrice contre inconnu. Les poursuites discrètes furent confiées à l'un des policiers les plus habiles, l'inspecteur Pinson, et commencées en toute hâte.

Un premier point était élucidé : le collier véritable avait bien été remis par Dumoulin à Yvonne Baron et celui que le voleur avait laissé tomber dans sa fuite était faux. Il fallait donc que l'inconnu soit entré dans la loge avec le bijou faux, ait retiré de l'écrin le vrai, qu'il avait mis dans sa poche et l'ait remplacé par le faux.

A tout hasard, il avait pris l'écrin sous le bras, prêt à le laisser tomber, au cas où il eût été découvert. En le laissant tomber à terre, celui ou ceux qui eussent cherché à le poursuivre se seraient évidemment d'abord baissés pour ramasser l'objet, et cette perte de temps couvrirait la retraite du voleur.

Le coup était donc fort bien combiné, quant à avoir été prémédité, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute, puisque la bière bue par le concierge contenait un narcotique. Maintenant, l'inconnu qui avait été chercher la bière et le voleur était certes une seule et même personne, reconnue à l'entrée et à la sortie par Pezet ; cet détruisait donc l'hypothèse d'une complicité.

Une nouvelle déposition sensationnelle vint encore envelopper le mystère de voiles plus impénétrables.

Rosine Perrin, l'habilleuse, vint, en effet, déclarer, que, pendant la scène du bal de l'Opéra, au moment où elle quittait la loge de sa maîtresse pour rejoindre le pompier de service, son pays, elle avait aperçu un domino vert réséda, qui portait un bouquet de roses à la main et pénétrait dans la loge. Elle l'avait du reste dit à l'actrice quand celle-ci lui avait demandé la provenance d'un bouquet sur sa coiffeuse. Sachant que seul, M. de la Vandouère était revêtu d'un domino de cette couleur, elle en avait conclu que c'était lui qui venait faire une surprise à sa maîtresse, en déposant ces fleurs chez elle. Il ne lui avait rien dit, du reste, et s'était contenté de se mettre l'index sur la bouche, comme pour lui recommander le silence.

M. de la Vandouère était assez coutumier de ces espérances amoureuses, elle l'avait laissé faire, d'autant qu'il avait accès à la loge, à tout instant.

Il ressortait de cette déposition, qu'entre le moment où Pezet s'endormait et celui où il se réveillait en sursaut, La Vandouère avait quitté la scène et s'était introduit dans la loge d'Yvonne Baron.

Ceci fut contredit cependant par deux figurantes qui avaient causé et s'étaient promenées avec lui pendant la scène du bal de l'Opéra. Il ne les avait pas quittées d'un instant. D'ailleurs, la situation de fortune de La Vandouère et le fait qu'il avait lui-même fait cadeau du collier à Yvonne Baron écartaient de lui tout soupçon désoilgeant.

On avait aussi retrouvé la fleuriste du boulevard qui avait vendu le bouquet de roses. Confrontée avec M. de la Vandouère, elle le reconnut bien pour un de ses clients habituels, mais elle se souvenait également que ce n'était pas à lui qu'elle avait vendu un bouquet de roses ce soir-là.

Autant qu'elle pouvait se rappeler, l'acheteur était de stature beaucoup plus élevée et

1° Prennent part à nos concours tous les lecteurs et lectrices de ce journal. — 2° Aucune des solutions n'est rendue — 3° En cas d'ex æquo, les noms des concurrents sont tirés au sort. — 4° Sont seuls publiés les noms sortis au sort. — 5° Il n'est tenu aucun compte des solutions qui arrivent après l'expiration du délai indiqué dans chaque concours.

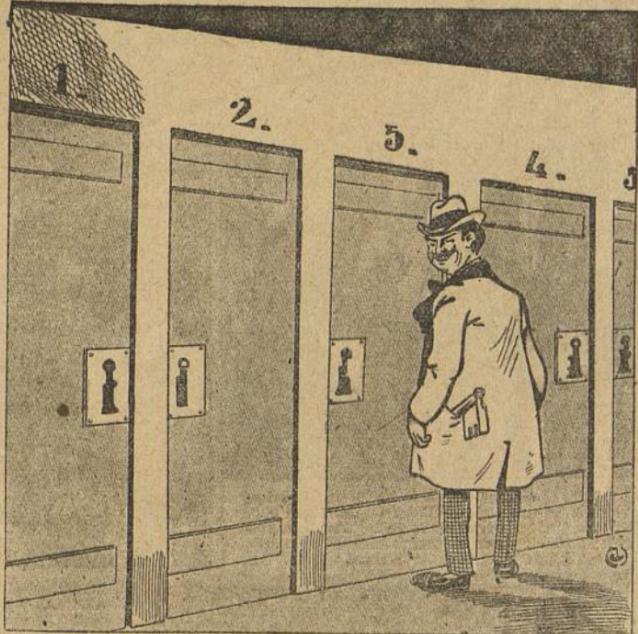
Toutes les solutions des concours de L'Œil de la Police

doivent être adressées au nom de M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph, Paris.

Nous prions instamment nos lecteurs de ne jamais mettre de timbres ni mandats dans les lettres qu'ils adressent à M. Lecocq. Ne pouvant, à notre grand regret, répondre individuellement aux demandes que ces lettres peuvent contenir, nous déclinons toute responsabilité à cet égard. Nous invitons nos lecteurs à ne jamais adresser de lettres

ou solutions recommandées au nom de M. Lecocq. Tous envois recommandés ou insuffisamment affranchis seront rigoureusement refusés.

NOTA. — Les solutions des concours en plusieurs séries doivent être collées sur une même feuille de papier et adressées ensemble, lorsque les séries du même concours sont parues, à M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph, Paris. Toute réponse partielle pour ces concours serait éliminée d'office.



Voir dans les numéros 1 et 2 les conditions des concours pour MARTIN-NUMA et LEQUEL DES TROIS ?

CONCOURS N° 1  
LES ROUERIES DE G. DUFLAIR  
(Déflective Amateur) (SIX SÉRIES).

**CLOTURE DE CE CONCOURS.** — Ce concours étant clos avec la sixième question ci-dessous, nos lecteurs devront réunir leurs six solutions sous une même enveloppe et les retourner à M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph, à Paris, avant le 18 mars prochain, dernière limite. Prière de bien indiquer sur l'enveloppe le numéro du concours. Ils devront en outre joindre à ces solutions les six bons de concours qui ont paru successivement à la page 11 de tous les numéros de L'Œil de la Police. — Tout envoi partiel sera éliminé d'office. Nous publierons les solutions et les noms des gagnants dans notre numéro de Pâques, 18 avril prochain.

SIXIÈME SÉRIE  
LA PRISON

Grâce à son ingéniosité, G. Duflair a pincé le voleur et pour être bien sûr de ne pas le voir se sauver de nouveau, il l'a enfermé dans une des cellules de la Prison Communale. Dans quelle cellule est donc enfermé le prisonnier ? Telle est la dernière question que nous posons à nos amis, lectrices et lecteurs, sûrs d'avance qu'ils y répondront avec succès, s'ils examinent minutieusement tous les détails du dessin ci-dessous.

LISTE DES PRIX ET RÉCOMPENSES

- 1<sup>er</sup> prix : 50 francs en espèces.
- 2<sup>e</sup> prix : Une Broche en or, médaillon Louis XV avec perle fine.
- 3<sup>e</sup> au 5<sup>e</sup> prix : Une ravissante montre en argent pour dame.
- 6<sup>e</sup> au 10<sup>e</sup> prix : Une collection des Romans célèbres illustrés comprenant trois grands romans parmi lesquels : Dumas ; les 3 Mousquetaires, Vingt ans après ; Mur ; Crime de Passion ; Ladouette ; Pauvre mignou ; Villemer ; Gogosse.
- 11<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> prix : Une très jolie Chaîne-Sautoir en argent.
- 21<sup>e</sup> au 30<sup>e</sup> prix : Un superbe sac réticule en soie avec dessus en perles.
- 31<sup>e</sup> au 40<sup>e</sup> prix : Un abonnement de 6 mois à la « Broderie Moderne ».
- 41<sup>e</sup> au 100<sup>e</sup> prix : Un volume de 800 pages de la collection du Roman populaire.
- 101<sup>e</sup> au 150<sup>e</sup> prix : Un ouvrage complet de la collection Crimes et Crimes Étrangers.

grisonnait, alors que La Vandouère était plutôt de taille moyenne et avait à peine atteint la trentaine.

Au cours des poursuites, l'inspecteur Pinson insista pour perquisitionner dans les bureaux, les magasins et les ateliers de la maison Dumoulin.

Les recherches commencèrent par les ateliers et les magasins où rien de suspect ne fut découvert. La journée tira à sa fin, quand Pinson fit l'inspection des bureaux. Il allait se retirer, sans avoir rien trouvé, quand dans un petit placard du bureau particulier de M. Paul Dumoulin, il découvrit, sous quelques papiers, un paquet habilement dissimulé. Il l'en retira, et quelle ne fut pas sa stupeur en y trouvant un domino de soie vert réséda enveloppant un loup de velours noir. M. Paul était absent en ce moment, et Pinson fit part de sa trouvaille au joaillier, qui, tout d'abord, se montra abasourdi.

Quoi ? Son fils Paul, l'héritier de toute une lignée de négociants, intègres, un voleur !

C'était impossible ! Et, cependant, certains détails lui revenaient maintenant. Paul avait pas mal perdu au jeu depuis ces derniers temps ; il avait en outre une maîtresse qui était fort dépensière et le père avait dû lui parler vertement à ce sujet, en lui resserrant les cordons de sa bourse.

N'avait-il pu se laisser entraîner à une mauvaise action ? Qui sait ? Peut-être même à soudoyer un des ouvriers pour faire fabriquer la réplique du collier d'Yvonne Baron ?

N'était-ce pas lui, du reste, qui avait le soir même de la remise du bijou, spontanément offert de le porter lui-même à l'actrice dans sa loge ?

Le père fit place à l'honnête homme. — Faites votre devoir, monsieur, fit-il en se tournant vers Pinson, et si mon fils Paul est coupable, ne l'épargnez pas. Il faut que la justice suive son cours, quelque pénible que ce puisse être à tous les siens.

Paul Dumoulin rentrait à ce moment, et fut mis au courant de la trouvaille. Il se montrait anéanti, quand l'inspecteur lui annonça qu'il se voyait dans l'obligation de l'arrêter.

C'était la sortie des magasins et des ateliers, des employés et des ouvriers. Comme une traînée de poudre, la nouvelle se répandit parmi eux que l'on arrêtait M. Paul, dans le bureau duquel on venait de trouver le domino vert réséda.

Il est inutile de dire que tous connaissaient, d'après les journaux, les phases diverses de cette curieuse affaire, qui les avait d'autant plus intéressés qu'ils avaient failli être tous soupçonnés. Les commentateurs allaient leur train, quand un jeune apprenti, sortant soudain de leurs rangs, demanda à parler au patron et à l'inspecteur de police.

Immédiatement introduit, il leur apprit que, le lendemain du vol, étant sorti quelques instants après les autres ouvriers de l'atelier, il avait vu M. Morissot, — qui lui, ne l'avait pas aperçu, — se glisser en bas dans les bu-

reaux. Il portait une étoffe de couleur vert pâle sous le bras. L'apprenti ne savait au juste ce que c'était, mais l'avait guetté par-dessus la balustrade de l'escalier, il avait vu M. Morissot entrer dans le bureau de M. Paul, où il n'était resté qu'un instant.

Pinson écouta la déposition de l'apprenti avec beaucoup d'attention.

— M. Morissot est-il encore là ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, répondit l'autre.

— Allez me le chercher.

Quelques instants après, Morissot parut, et apercevant les ouvriers et les employés réunis, puis le groupe formé par MM. Dumoulin et Pinson, il recula d'un pas et blêmit.

— C'est vous le faussaire et le voleur, Morissot ! s'écria l'inspecteur à brûle-pourpoint.

L'ouvrier d'art, stupéfait devant cette accusation soudaine et formelle, ne répondit rien.

— Je vous mets en état d'arrestation, monsieur Morissot, fit alors Pinson, en lui passant les menottes. Monsieur Paul Dumoulin, je vous laisse momentanément en liberté.

L'instruction prouva dans la suite que Morissot avait fabriqué lui-même la réplique du collier d'Yvonne Baron ; qu'il avait prémédité le coup des Fantaisies-Dramatiques et qu'il l'avait exécuté de complicité avec sa femme, qui, guettant à proximité de l'entrée des artistes, le soir du vol, lui avait donné le domino qu'elle tenait tout préparé.

(Tous droits de reproduction réservés.)

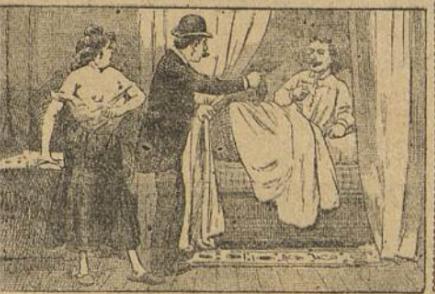
AMUSANT QUIPROQUO

UNE ARRESTATION COMIQUE

Un inspecteur de police se présentait dans la loge d'un concierge, rue du faubourg Saint-Denis, porteur d'un mandat d'amener contre cet humble chevalier en cordon, qui avait commis quelques détournements. Ce fut sa femme qui reçut l'inspecteur de police. Répondant à ses questions avec le plus aimable des sourires elle lui dit :

— Je suis au regret, Monsieur, mon mari est momentanément absent.

L'inspecteur flairant une supercherie insista, et d'un geste rapide entra dans la loge en repoussant la concierge qui lui barrait l'entrée tandis que, se dirigeant vers le lit, il en écartait les rideaux et démasquait un homme essayant de se dissimuler dans les couvertures.



— Allons. Levez-vous, dit-il.

— Faites erreur, je ne suis pas celui que vous cherchez.

— Pas de résistance et suivez-moi !

L'homme, qui était, en réalité, l'amant de la concierge, se décourça et penaud, obtempéra aux ordres de l'agent, s'habilla et le suivit, prenant le chemin du dépôt à la place du mari absent.

Presque aussitôt le concierge rentra. Un locataire l'apercevant et au courant de l'incident, lui dit : Comment, on vous a déjà relâché, ce n'était pas sérieux !

Et il lui expliqua le petit drame qui venait de se passer dans la loge. Le mari se fâcha et comprenant que sa femme le trompait lui administra une sévère correction séance tenante. Puis cette forte réprimande terminée il alla se constituer prisonnier. L'amant innocent aussitôt relâché en profita pour revenir à la loge où le tendre concierge l'accueillit à bras ouverts. Le pauvre mari est sous les verrous.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

à L'ŒIL DE LA POLICE — PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Un an : France 6 fr. — Etranger : 8 fr.

Toute personne s'abonnant pour un an reçoit en Prime gratuite un splendide ouvrage de 480 pages, format in-8 (0,24x0,16), illustré de 30 gravures.

30 ans de crimes (L'auberge rouge de Peyrabelle)

Cet ouvrage, d'une valeur de 5 francs, est le récit le plus angoissant et le plus dramatique des crimes accomplis pendant plus d'un quart de siècle dans le même endroit.

On s'abonne partout : sur-avis de poste et à l'Administration, 8, rue Saint-Joseph, Paris, contre mandat-poste de 6 fr. (France) et 8 fr. (Etranger) Envoyer 0,50 en sus pour recevoir la Prime franco.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veillez à abonner pour Un an à partir du ( )  
à L'Œil de la Police. Sous 6 fr. France et 6 fr. 30 en plus  
ce qui comprend le mandat-poste de 6 fr. Etranger 8 fr.  
pour le montant de l'Abonnement et l'envoi franco de la Prime  
gratuite Trente ans de Crimes.

Nom : ..... Signature : .....

Adresse : .....

Départ : ..... Bureau de poste : .....

(1) Indiquer le lieu de départ. — (2) Rayer la somme inutile. — (3) Bien indiquer le bureau de poste.

Remplir, détacher, signer et adresser ce bulletin accompagné du mandat à l'Administration de L'Œil de la Police, 8, rue Saint-Joseph.

L'ŒIL DE LA POLICE  
CONCOURS N° 1  
Les Roueries de G. Duflair  
BON N° 6

L'ŒIL DE LA POLICE  
CONCOURS N° 2  
LEQUEL DES TROIS ?  
BON N° 6

L'ŒIL DE LA POLICE  
CONCOURS N° 3  
Roman de Martin Numa  
BON N° 6

A détacher et envoyer en même temps que toutes les solutions.

Conservé ce coupon pour l'envoyer à la date que nous indiquerons.

Conservé ce bon pour l'envoyer rempli à la date que nous indiquerons.



**BALLON ALLEMAND ENLEVÉ PAR LA TEMPÊTE.** — Un ouragan a emporté le ballon Tchudi, qu'on était en train de gonfler au camp de Fagel. Malgré l'équipe de 30 hommes la bourrasque l'arracha et l'emporta dans la région de l'Est. BERLIN.



**MARIAGE À BORD.** — Désireux de se marier, mais voulant s'unir en terre norvégienne, un capitaine, M. Roseland et sa fiancée, Mlle Bergh, s'embarquèrent sur le voilier Waarbud avec un pasteur et leurs témoins pour célébrer la cérémonie en mer, le navire étant considéré comme terre norvégienne. LE HAVRE.



**UN AIGLE EN BRETAGNE.** — Un garde de la forêt d'Oat-An-Notz, près de Belle-Isle-en-Terre, a capturé un magnifique aigle mesurant 2 m. 35 d'envergure. Ce remarquable oiseau inconnu en Bretagne, se disposait à enlever un jeune faon, sur lequel il venait de foncer. BELLE-ISLE-EN-TERRE.

**ENTOLÉ PAR UNE NÈGRESSE.** — Un employé de commerce A. séduisit boulevard de la Chapelle, par une négresse de rencontre la suivit dans un hôtel. Entré dans la chambre, la négresse, armée d'un couteau lui intima l'ordre de vider ses poches. Le contenu étant insuffisant, elle appela un individu derrière des rideaux qui se rua sur lui et l'assomma. PARIS.



**ASSAUT SANGLANT.** — Au cours d'un assaut entre deux maîtres d'armes du 34<sup>e</sup> et du 21<sup>e</sup> d'artillerie, un des fleurets des adversaires s'étant brisé pénétra dans le cou de son adversaire et ressortit par l'épaule. On espère que la blessure ne sera pas mortelle. ANGOULÊME.



**UNE BAGARRE EN TRAMWAY.** — Sur le tramway de Louvre-Versailles deux mécaniciens retour de Chaville et légèrement éméchés se prirent de querelle avec le conducteur et refusèrent d'acquiescer leur place. En face de la manufacture de Sèvres ils se ruèrent sur l'employé et le trappèrent avec brutalité. Le wattman accourut, s'arma d'une pince en fer servant à la manoeuvre des aiguilles et en porta un coup à l'un des agresseurs. Ce dernier, Auguste Collin, sérieusement blessé roula sur le plancher où ses camarades le relevèrent évanoui. Une enquête est ouverte. PARIS.

**UN CRIME ODIEUX.** — Un journalier, après avoir attiré une fillette de 7 ans dans une cave, en abusa et essaya de l'étrangler. La croyant morte il la mit dans un sac et se disposait à aller la jeter dans le canal lorsque surpris par une passante le satyre abandonna son sac à terre et s'enfuit. La fillette qui n'était qu'évanouie, raconta l'odieux forfait. MULHOUSE.



**UN MARIÉ AU POSTE.** — Au cours de son repas de nocces, André Thimmat se querella avec un de ses garçons d'honneur qu'il accusait d'être trop familier avec sa jeune femme. Il se jeta sur lui et l'assomma féroce. Des agents requis conduisirent le marié au poste. Le garçon d'honneur, M. Flouanac a eu le nez écrasé et la mâchoire fracassée. PARIS.



**MORT SUR LA SCÈNE.** — Au cours d'une représentation au théâtre donnée au bénéfice de différents artistes, un violoncelliste de grand talent est tombé sur son instrument, frappé d'hémiplegie. Le pauvre musicien, âgé de 53 ans, a succombé quelques instants après. AVIGNON.



**UN MARIN VEUT DÉCOUCHER.** — Un matelot voulant aller faire la fête en ville tentait d'escalader un mur de la caserne de la Cayenne après l'appel, mais surpris par un quartier maître de service qui voulait l'empêcher de fuir en le retenant par sa vareuse il lui lanca un coup de poing en pleine figure. Un adjudant major survenant eut le même sort. Mais appréhendé par les hommes de garde le mutin fut aussitôt écroué. BREST.



**ATTELAGES D'OURS BLANCS.** — M. Røsd Amunden, explorateur norvégien, a dressé 6 ours blancs et les a attelés à des traîneaux. Il est arrivé à les faire marcher à différentes allures, à s'arrêter, repartir, et à enlever avec leurs pattes les caisses de marchandises. L'explorateur veut se servir de ses ours dans une expédition au pôle Nord. PARIS.

